

Différences

150 MILLIONS

DE FRANCOPHONES:

L'AVENIR DU FRANÇAIS

**FAUT-IL
JUGER
BARBIE?**

L'évasion au Carré.

Voyagez, bougez, toute l'année! Avec le Carré Jeune SNCF, c'est carrément moins cher. De 12 à 25 ans, pour 145F*, 4 voyages à 50% de réduction en période bleue et 20% de réduction en période blanche! Le Carré est valable 1 an en 1^{re} comme en 2^e classe sur toutes les lignes de la SNCF (sauf banlieue de Paris). Et vous pouvez en acheter autant que vous voulez! Il faut juste une pièce d'identité. Le Carré Jeune SNCF, l'évasion au Carré!

*Prix au 1^{er} mai 1986

Voyages Jeunes
SNCF

EDITO

SUIVEZ LE GUIDE

Entrez, entrez, mesdames et messieurs, et bienvenue au musée de l'Horreur que nous venons d'ouvrir, sur le conseil de Monsieur le ministre de l'Intérieur.

A l'extrême droite de la salle, vous pouvez voir l'affiche électorale de M. Le Pen. Admirez comme l'artiste a bien su rendre le contraste entre la vivacité de la vague en arrière-plan et l'aspect momifié du visage de premier plan, figé dans un pauvre sourire. Comme si une nouvelle vague d'amitié allait balayer ce vestige du passé.

A côté, l'uniforme nazi de Klaus Barbie, ce vieil homme paisible que, nous dit-on, nous devrions laisser en paix avec ses souvenirs. Quelle allure, n'est-ce pas?

Dans cette deuxième salle, nous avons rassemblé les différents textes gouvernementaux de la période 1986-1987, dite période dure. Attention : en rouge les textes votés, loi sur les contrôles d'identité, loi sur l'entrée et le séjour des étrangers en France, etc. En vert, les textes annulés : loi sur l'université, etc. En orange, les textes retardés : Code de la nationalité, répression des drogués. Malgré leurs différences de nature, on voit bien, une fois regroupés, leur cohérence d'ensemble.

La salle suivante, mesdames et messieurs, est la salle des bavures. Vous êtes priés de ne pas déranger dans leur travail les ouvriers qui sont en train de l'agrandir. Je vous laisse visiter seuls la sonothèque et la vidéothèque où vous trouverez les propos musclés, les contre-vérités, etc. N'oubliez pas le guide, s'il vous plaît.

Différences

MAI

Différences

Magazine créé par le MRAP (Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples), édité par la Société des éditions Différences 89, rue Oberkampf, 75011 Paris. Tél. : (1) 48.06.88.33.

SOMMAIRE

ACTUEL

6 Faire une place à l'amitié.

Pour la première fois en France, une ville, Albi, s'offre une place de l'Amitié-entre-les-peuples

JEAN ROCCIA

14 « La France est sur le fil d'un rasoir. »

Le démographe Hervé Le Bras tire les conséquences du projet de réforme du code de la nationalité s'il venait à être adopté.

Propos

recueillis

par LAURE LASFARGUES

DOSSIER

18 Du bon usage de la franco-phonie

Survivance du colonialisme ou dernière chance du français, elle est à la mode. Normal, puisqu'il lui reste 150 millions de fidèles.

YVES THORAVAL,
ELISABETH CHIKHA,
PIERRE ROUSSEAU

ABONNEMENTS

1 an : 200 F.

1 an à l'étranger : 220 F.

6 mois : 120 F.

Etudiants et chômeurs, 1 an : 150 F.

6 mois : 80 F.

(joindre une photocopie des cartes d'étudiant ou de pointage).

Soutien : 240 F.

Abonnement d'honneur : 1 000 F.

Algérie : 15 dinars. Belgique : 140 FB.

Canada : 3 dollars. Maroc : 10 dirhams.

Publicité au journal

Photocomposition

PCP, 17, place de Villiers,
93100 Montreuil. Tél. : 42.87.31.00

Impression Montligeon. Tél. : 33.83.80.22.

Commission paritaire n° 63634

ISSN 0247-9095.

Dépôt légal : 1986-12

La rédaction ne peut être tenue pour responsable des photos, textes et documents confiés.

CULTURES

28 Haute tension

La CNCL va redistribuer les fréquences : un épée de Damoclès au-dessus des radios communautaires.

JEAN-LOUIS GAILLARD

DECOUVERTES

36 Faut-il juger Barbie ?

A la veille de l'ouverture de son procès, Me George Pau-Langevin, présidente du MRAP, répond oui.

38 Hugues Capet : « Le mariage mixte, c'est royal »

On fête le millénaire des Capétiens, inventeurs du mariage mixte.

MARIE GENDROT

Et le courrier, les petites annonces les jeux



DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Albert Lévy

REDACTION

Rédacteur en chef

Jean-Michel Ollé

Secrétariat de rédaction-

maquettes :

Véronique Mortaigne

Service photos :

Abdelhak Senna

ADMINISTRATION/GESTION

Khaled Debbah

PHOTO COUVERTURE

Abdelhak Senna

ONT PARTICIPE A CE NUMERO :

Karine Langlois, Djidjiga Aknouche, Mogniss Abdallah, Robert Pac, Jean Roccia, Jean Tourier, Laure Lasfargues, Yves Thoraval, Elisabeth Chikha, Pierre Rousseau, Joëlle Tavano, Bernard Golfier, Jean-Louis Gaillard, Patrick Borgel, Christiane Dancie, Marie Gendrot, Pierre Vallée. Maquette : Jean-Claude Nègre.

DJIBAOU PAS CONTENT

La grande salle du sous-sol du palais de la Mutualité était comble, ce jeudi soir d'avril. Faut-il s'en réjouir ou bien constater que, puisqu'elle ne contient que 1 600 places, seule une infime minorité semblait s'intéresser au meeting du FLNKS. Et pour un problème de cette ampleur, c'est peu...

Le lendemain du meeting du FLNKS, les députés de la majorité rejetaient par 325 voix contre 246 une exception d'irrecevabilité contestant la constitutionnalité du projet de loi pour la Nouvelle-Calédonie.

Il est apparu, toutefois, dans la discussion, que M. Pons, ministre des DOM-TOM, se

A en croire les propos de M. Djibaou, recueillis lors du meeting, il en a bien l'intention.

« Nous nous battons pour gagner. Notre peuple n'a jamais appliqué sa souveraineté et l'histoire du peuple canaque est tissée, jalonnée d'événements, de révoltes, qui confirment notre refus de subir le colonialisme. Notre conception de la vie, de la mort et de l'homme fait partie intégrante de notre patrimoine océanien et je ne veux pas que l'on apprenne à nos enfants ce que l'on m'a appris : "Nos ancêtres les Gaulois ont les cheveux blonds et les yeux bleus". Nous n'aspirons qu'à

rendum. De plus, la raison majeure qui motive notre contestation envers ce projet de loi est que le corps électoral comprendra toute personne présente sur le territoire depuis seulement trois années.

Pour plus d'équité, nous demandons que, conformément aux résolutions de l'ONU, seul le peuple indigène ainsi que les habitants européens concernés, c'est-à-dire présents depuis une génération, puissent prétendre au vote.

Autrement, la consultation dans les conditions définies par le gouvernement, ne peut que mettre en minorité le peuple canaque et par conséquent, n'apporterait aucune solution constructive au problème.

Le FLNKS est prêt à un réel



Intrusion dans l'assemblée territoriale d'un commando anti-indépendantiste.

retrouvait assez isolé. L'UDF a pris ostensiblement ses distances vis-à-vis du RPR dans la gestion de ce dossier délicat. De toute évidence, l'UDF voulait laisser au Premier ministre et au ministre des DOM-TOM la totale responsabilité des conséquences et retombées néfastes de ce référendum, jugé trop précipité et trop aléatoire par une majorité de députés socialistes, communistes, centristes et barristes, pour une fois unis dans les mêmes craintes.

Au-delà de ces quelques hésitations dans la majorité, le projet du gouvernement a finalement été voté. Voilà qui décidera de l'avenir du territoire, à moins que le FLNKS réussisse à mobiliser la population canaque contre le projet.

une seule chose, être nous-même, Kanaky.

Depuis la prise de possession de la Nouvelle-Calédonie par la France, nous assistons à une succession de statuts, chaque nouveau ministre érigeant un nouveau texte. Cette force étrangère qui régit et aliène notre peuple démontre bien la logique coloniale.

De plus en plus, le gouvernement s'engage un peu plus dans l'impasse. Bien sûr, il fait mine de négocier avec le FLNKS, mais, en réalité, il s'agit d'un dialogue de sourds. Nous parlons tous d'un référendum, mais il faut savoir sur quels critères la consultation doit être organisée chaque étape devant être communiquée.

Or le gouvernement n'a pas encore indiqué les questions qui seront posées lors ce réfé-

dialogue, lors de rencontres programmées, avec un ordre du jour précis, face à des interlocuteurs susceptibles de faire progresser la situation positivement. La Kanaky, il faut faire avec.

Ni la France, ni les Français ne resteront en Nouvelle-Calédonie contre les Kanaks. Le colonialisme défigure un peuple. Seule, vous le savez bien, l'indépendance est susceptible de préserver des chances de dignité.

Nous osons espérer que le gouvernement comprendra à temps. Si nous ne sommes pas pris en considération, nous prendrons des mesures actives.

Une journée d'action est prévue pour le début mai. Peut-être un boycott touristique dans le Pacifique ? □

DJIDJIGA AKNOUCHE

UNE FETE REUSSIE

Début avril, le Front national a accueilli ses militants et sympathisants au Zénith. 10 à 15 000 personnes auraient assisté au meeting.

Accompagné d'un spectacle audiovisuel, le show de Jean-Marie Le Pen était bien orchestré : un jeu subtil entre les propos presque banals de la tribune et la violence verbale et meurtrière des spectateurs.

Au début, on se croirait à la foire Saint-Michel-en-Brionnais ou à un arbre de Noël. L'ambiance est débonnaire, l'humeur joviale. D'un stand à l'autre, circulent des couples, des adolescents et leurs parents, des jeunes adultes. Beaucoup repartiront avec un souvenir : badge, photo ou tee-shirt aux couleurs du Front national. La moitié des gradins est déjà remplie : « Patience, lance un organisateur au micro, il y a encore 10 000 personnes à l'extérieur. » Applaudissements. En bas, près de la scène, un écran assène quelques vérités dans un vert lumineux : « La carte d'identité n'est pas une carte orange. » « Chirac et Chandon reculent, le PC avance. » Une dizaine

d'autres sentences défilent ainsi, balayées par un laser mauve. De chaque côté, deux flammes tricolores, emblèmes du Front national, s'élèvent sur dix mètres.

Dans la salle, une jeune fille, jupe rose et fleur dans les cheveux, se dandine sur l'air d'accordéon qui a succédé à une chanson entraînante. Comme d'autres spectateurs, elle agite un petit drapeau bleu-blanc-rouge. Derrière elle, une centaine de jeunes gens, cheveux en brosse, scandent, debouts dans la lumière des projecteurs : « Le Pen-France, Le Pen président ! » Lorsque le noir se fait, ils allument leurs briquets comme la majorité du public. Il arrive. Seule l'allée centrale est puissamment éclairée. Il avance les deux bras en l'air. Son image apparaît sur l'écran : visage rayonnant, « Salut à toi, guide ! », s'exclame un tout jeune homme.

« C'est le Zénith de Jean-Marie Le Pen et Jean-Marie Le Pen est à son zénith », commente un organisateur. La salle aime. Des pieds martèlent le sol de bois. Quelques-uns crient. Des messages de soutien et de

remerciements accompagnent la première diapo.

Une voix s'élève à la tribune. Un député des Yvelines, écharpe bleu-blanc-rouge, commence : « Que nous propose-t-on d'autre qu'une société multiculturelle ? ». La salle hue. « On ne pourra pas venir à bout de l'immigration clandestine. Il y a toujours ceux que l'on chasse par la porte et qui rentrent par la fenêtre. » « Un charter », crient quelques spectateurs. Le dialogue scène-salle continue : « Les étrangers ont d'emblée les mêmes droits sociaux et économiques. »

— Ouh, au four !
— La France n'est pas n'importe qui...

— C'est pas une poubelle, s'exclame un jeune en se levant. « Jus sanguinis », scandera la foule pour clore le discours du député.

Petit intermède lyrique : un nouvel orateur déclame : « Notre France de chair et d'os, notre peuple, notre culture ont montré le chemin aux autres continents... notre civilisation qui a inventé la science et la liberté sans lesquelles le monde serait dans l'obscurantisme... C'est aussi le sang du sacrifice, ceux des



A PARIS COMME A LYON, LE PEN FAIT UN TABAC PARMIS SES FIDELES.

morts de Poitiers ou de Dien Bien Phu. Nous ne pouvons accepter qu'ils soient morts pour rien. »

Après la poésie, la dure réalité : Stirbois cite des gens, au nom étrange, qui défendent les immigrés, en plus : Yves Jouffa, Albert Lévy, Harlem Désir, Nacer Kettane, qui font un tabac à l'applaudimètre de la haine (1). Le meeting a pris son rythme de croisière et c'est maintenant la moitié de la salle qui hurle « Gouvernement-démission », ou : « Qu'on les fusille ! » Sur l'écran des drapeaux, une librairie islamique. On entend « Un cercueil pour Malik », quelques « Au crématoire ».

La lumière revient, éclairant à nouveau la salle et la tribune. La jeune fille en jupe rose exulte et laisse échapper un cri. Toute la salle bat des pieds et des mains et Le Pen commence : « Par la température de vos réactions, je vois que vous êtes une majorité de jeunes. Des diapositives de plages (bretonnes ?) scandent le discours : « Notre terre, notre mer, notre ciel ne sont pas les mêmes que ceux des autres. » « Nous ne sommes ni racistes, ni xénophobes, mais nous ne voulons pas devenir le carrefour du mondialisme. » Puis, un peu plus loin : « Rentrez chez vous, Beurs arrogants. » « Bougnoules », rectifie la salle.

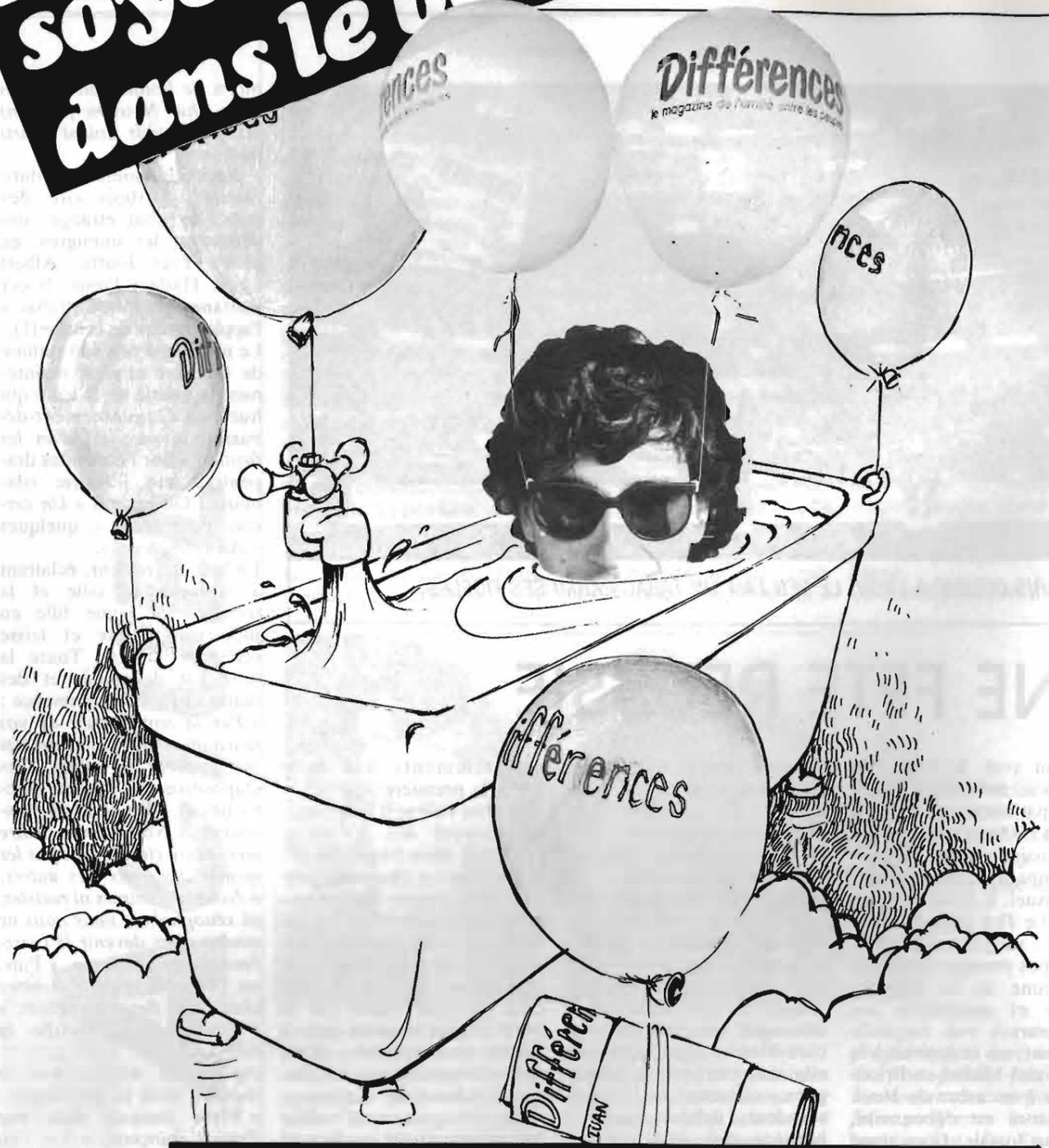
Après un détour par le mérite, vient la péroraison : « Vivre français dans une France française. » Le Pen est le seul homme capable de citer plus souvent la France dans ses discours que Pampers son nom dans ses pubs. On finit sur l'empire rayonnant. L'Europe des patries : « Lutter, souffrir, mourir : citoyens, la patrie est en danger. »

Une bonne Marseillaise là-dessus et c'est fini. « C'est magnifique quelqu'un qui parle de la patrie », confie une quinquagénaire à son voisin. C'était le 2 avril au Zénith : une fête réussie.

KARINE LANGLOIS

(1) Quelques jours plus tard, M. Malhuret dénoncera cette pratique à la tribune de l'Assemblée nationale.

soyez dans le bain



...abonnez-vous!

VITE, JE M'ABONNE A DIFFERENCES

200 F (1 an) 120 F (6 mois) 240 F (soutien)

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Bulletin dûment rempli à retourner, accompagné d'un chèque, à :

Différences, service abonnements
89, rue Oberkampf, 75011 Paris

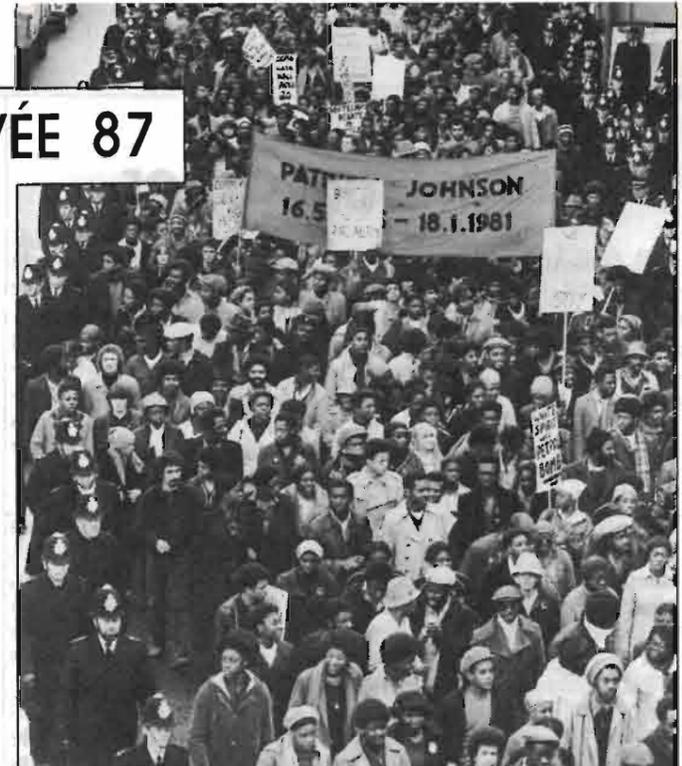
BLACK BRITANNICA, CUVÉE 87

La Foire internationale du livre radical noir et du tiers monde qui se tient chaque printemps à Londres, Manchester et Bradford, est devenue le rendez-vous annuel de militants noirs. Pour sa sixième édition, le « bookfair » a pris des allures de conférence panafricaine avec, au menu, « le mouvement pour le changement social » et l'essor de la culture britannique noire.

John La Rose est intarissable. Il explique tout à la fois la genèse du « bookfair » dont il est le directeur depuis sa création en 1982, celle de l'installation mouvementée des premiers immigrés de Trinidad dans le quartier de Notting Hill en 1958, et le rôle des éditions New Beacon et de sa librairie dans la promotion de la culture des Caraïbes. Son idée fixe : assurer la continuité historique de la lutte pour le changement de société, de la domination coloniale à la démocratie anti-autoritaire dans les pays du « socialisme réellement existant », sans oublier les confettis de l'empire britannique et les Etats néo-coloniaux au premier rang desquels le Kenya et le Nigeria.

« Aujourd'hui, l'artiste est trop souvent confiné à sa fonction littéraire ou artistique. Il n'a plus guère de fonction sociale ou politique », regrette John La Rose qui observe néanmoins « une extension des idées ra-

nautés noires de Grande-Bretagne. Les années quatre-vingt vont voir dans la foulée l'évolution rapide et la consécration d'une nouvelle BBC, entendez « Black British Culture », ou culture britannique noire. Le carnaval de Notting Hill importé de Trinidad est, par exemple, devenu un des principaux événements culturels britanniques, voire européens, où Noirs et Blancs s'éclatent ensemble dans une fête frénétique. Et pourtant, il n'y a pas si longtemps, ce carnaval avait été interdit suite aux affrontements auxquels il avait donné lieu. Un nombre croissant d'artistes, écrivains, poètes, hommes de théâtre et de télévision, cinéastes et journalistes, commencent à percer dans les médias et sur la scène britanniques. Inévitablement, cela donne la grosse tête à certains. Pas au dub-reggae-poète Linton Kwezi Johnson, dont les initiales L.K.J. ont fait le tour des grandes scènes internationales. Il a décidé de se retirer du show-biz pour se consacrer au développement de la création artistique et à son travail militant au sein du collectif « Race Today » à Brixton. « Race Today », co-organisateur de la Foire du livre, est une de ces nombreuses « institutions » alternatives noires qui se constituent à travers le pays, en particulier autour des questions d'éducation. Elles développent les « black studies », cours sur l'histoire



Day of action March.

contre le régime de l'apartheid figure en bonne place. Le poète sud-africain Serote, auteur de plusieurs ouvrages, dont *No Baby must Weep*, ou *A Tough Tale*, a réitéré les positions défendues par l'ANC, tandis que les animateurs de la petite revue *Awa Finnaba*, publiée à Berlin, diffusait leur dernier-né fustigeant la censure qui interdit sa diffusion, pourtant modeste, en Afrique du Sud. Slalomant entre les stands, les « afro-germans », venus causer de la communauté noire naissante en Allemagne ont gagné un succès d'estime pour leur première apparition au « bookfair ». D'autres écrivains, comme le Kenyan Ngugi Wa Thiong'o ou le « black british » Caryl

organisateur du « bookfair », conscients de cette persistance coloniale, sollicitent constamment les autres expériences anticoloniales. Cette année, ils ont invité Mohamed Harbi, ex-dirigeant du FLN, aujourd'hui exilé en France, pour parler de l'expérience algérienne qui fascine les Blacks par sa détermination et l'importance du sacrifice humain consenti. Les Blacks britanniques se découvrent par ailleurs bien des affinités avec les Beurs de France, peut-être même davantage qu'avec les indépendantistes guadeloupéens ou antillais, cloîtrés trop souvent dans le mythe du retour massif au pays. Evolution heureuse qui pourrait aider à faire tomber un

La Foire internationale du livre « noir » à Londres : pas du polar, mais des centaines d'ouvrages sur les Caraïbes ou l'Afrique

dicales dans la littérature, la musique et dans la vie sociale elle-même ».

Les « insurrections » de Brixton à Tottenham entre 1981 et 1985 y sont pour beaucoup. Et ce n'est pas par subterfuge esthétique que le sixième bookfair s'affiche avec une évocation photographique de la Marche du 2 mars 1981 à Londres (« Black Peoples Day of Action March ») qui a marqué la remobilisation des commu-

des communautés noires en Angleterre, en Amérique et en Afrique qui ne figurent pas dans les manuels scolaires. Cette dynamique a permis l'éclosion d'un nombre important de petits éditeurs blacks qui se débrouillent fort bien à en juger par l'encombrement des stands de la foire. Beaucoup de titres donc sur l'histoire des Caraïbes ou de l'Afrique, sur les maîtres à penser de la conscience noire. La lutte

Phillips, ont été remarqués. Seule ombre majeure au tableau : l'absence des francophones. Eh oui, d'un côté de la Manche comme de l'autre, les habitudes culturelles portent encore les stigmates de la colonisation. On ne semble concerné que par ses anciennes colonies à soi, peu importe celles des voisins. Les militants anticolonialistes ont tendance à reproduire cette division, par inadvertance, sans doute. Les

autre pan du racisme inscrit dans la douloureuse histoire de l'esclavage : la haine latente entre Noirs et Arabes. Alors, rendez-vous au « bookfair » l'année prochaine. Pour les impatientes, ils peuvent déjà se précipiter à la nouvelle Foire du livre qui s'ouvrira à Trinidad, à Tobago, entre le 21 juin et le 5 juillet 1987. □

MOGNISS H. ABDALLAH/
AGENCE IM/MEDIA

LE DERNIER VOYAGE

Il était 16 heures ce jour-là. C'était un lundi comme les autres, un lundi ordinaire du mois de mars, sur le réseau sud-est de la banlieue. Mme Viviane Borderie, infirmière à l'hôpital Sainte-Anne était montée en gare de Lyon... Elle devait descendre à Grigny, aller rechercher ses enfants et, comme à l'accoutumée, regagner son domicile. A 16 h 21, son corps gisait sur le ballast en gare d'Evry-Courcouronnes...

Ce 23 mars, des contrôleurs de la SNCF intervenaient sur la ligne Gare de Lyon-Corbeil. Une jeune étudiante

zaïroise, munie d'un ticket de transport de seconde, se trouvait en première classe. Une vive altercation s'est alors produite entre Mlle Likulia et les agents. Mme Borderie, à l'écoute des propos échangés, prit la défense de la jeune fille zaïroise.

Les contrôleurs ont alors fermé, selon les témoins, les portes de la première classe, « l'un d'eux se plaçant en écran contre la porte vitrée pour que l'on ne voie pas ce qui se passait à l'intérieur ». A Grigny, les agents interdisaient à Mme Borderie de descendre du train 3117. Et le

drame survenait en gare d'Evry-Courcouronnes où la jeune femme, selon les premiers éléments de l'enquête, serait tombée, « poussée par un main »...

Les avocats de la famille et notamment Me Georges Pau-Langevin estiment qu'il y a « peu d'incertitude dans ce dossier », ce qui les amène à penser que l'on devrait s'acheminer vers des inculpations pour « coups et blessures ayant entraîné la mort sans intention de la donner », « séquestration », « et non-assistance à personne en danger » à l'encontre des deux contrôleurs présents dans la voiture au moment des faits...

Sans préjuger des résultats de

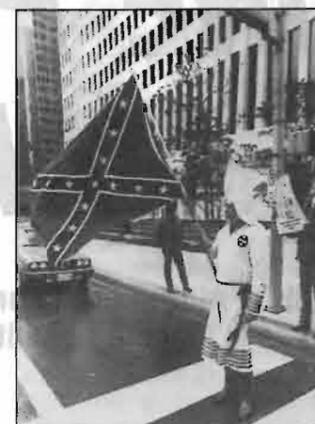
l'enquête, on peut toutefois constater que le climat se détériore de façon considérable sur les réseaux de banlieues. La SNCF a mis en place des brigades spéciales chargées de réprimer la fraude croissante.

Plus encore, les agents de contrôle ont des instructions dont certaines, en date de l'année 1985, sont franchement discriminatoires à l'égard des étrangers et en particulier des Maghrébins. Il n'est pas rare que la permanence juridique du MRAP soit, par ailleurs, saisie par des usagers originaires des DOM-TOM sur la manière dont se comportent à leur égard les contrôleurs.

C. GAVOILLE

TRISTE DRAPEAU

La guerre de Sécession n'en finit de finir dans le cœur et l'esprit des Américains des Etats du Sud des Etats-Unis, les anciens Etats « confédérés ». Nombre de films hollywoodiens vantent encore de nos jours le raffinement de la société sudiste et montrent les Noirs qui étaient plus heureux dans l'esclavage qu'après leur émancipation. « Dixie », l'hymne sudiste, est chanté avant chaque match de football dans le Sud. Des centaines de monuments à la gloire des « confédérés » s'élèvent dans les jardins publics. Cette inscription sur le mémorial d'Augusta, en Géorgie, est typique : « Aucune nation ne s'est élevée si blanche et si belle, aucune ne fut aussi pure. » Le drapeau aux treize étoiles, qui fut l'emblème des Sudistes, flotte sur les bâtiments publics et sur de nombreuses demeures particulières.



Membre du Ku Klux Klan de Houston.

du drapeau « confédéré » est aujourd'hui dans les musées. Pire, c'est en brandissant le drapeau mêlé aux croix gammées que les néo-nazis et Ku Klux Klan manifestent dans tout le pays. On l'a vu encore récemment à l'époque de l'hommage national à Martin Luther King Jr. Il est d'autant plus navrant de voir ce drapeau revenir à la mode en France. Nombre de nos jeunes concitoyens arborent ce symbole du racisme, en insigne ou en badge, sur leurs vêtements ou décorent leur chambre avec le drapeau grandeur nature. Pour être juste, il faut dire que presque tous ignorent ce qu'il symbolise !

ROBERT PAC

PROFS

Malgré la décision du tribunal administratif annulant leur renvoi du lycée militaire d'Aix, les professeurs Maignant et Warion ont appris qu'ils ne seraient pas réintégrés. C'est le chef d'état-major de l'armée de terre, le général Schmitt, qui le dit dans une interview au *Méridional*.

A Valognes, M. Ponthus, qui avait été inculpé pour le motif grave d'avoir rectifié à la main des allégations à caractère antisémite sur des ouvrages de la bibliothèque municipale, est lui aussi, passé en jugement. On vous en parlera.

COMME D'HABITUDE

Le traditionnel rectificatif, mais pour une fois, ce n'est pas de notre faute : les assises des médecins juifs sur la bioéthique ont conclu, mais après bouclage du numéro d'avril, que, finalement, les couples juifs pouvaient recourir à la procréation artificielle. Un point pour les autorités religieuses juives. En revanche, le Va-

ticain maintient ses interdictions. De plus, et sans aucun rapport, les 12 tonnes de matériel envoyés par MRAP-Solidarité (présidé par Jacqueline Grunfeld) à une école de l'ANC ont été convoyés par la CGM et non par les Chargeurs réunis, comme une erreur de transmission nous l'avait fait écrire.

LA TRANSPARENCE

Selon diverses sources, le MRAP a appris la parution à Leningrad (éditions Leningrad) d'un ouvrage intitulé *Sur l'esprit de classe du sionisme*, de A. Z. Romaneko, dont certains passages reprennent les vieux thèmes de l'antisémitisme : juifs liés à l'argent, dominateurs, comploteurs, etc., accompagnant des attaques particulièrement insultantes contre « les sionistes ».

Cette publication contredit les orientations affirmées par M. Gorbatchev qui a condamné, dans un récent discours, toutes les formes de nationalisme, y compris l'antisémitisme. En bonne logique, voici un livre qui doit, non seulement disparaître de la vente, mais valoir des poursuites à ses auteurs et défenseurs.

UN VRAI FAUX MINISTRE



Pierre-André Albertini

Si ça va comme ça, Pierre-André Albertini n'est pas près de sortir des prisons sud-africaines, où il a pris quatre ans pour avoir simplement refusé de témoigner contre l'ANC. P.-A. Albertini n'a rien fait, toutes les charges avancées contre lui ont été retirées par l'accusation elle-même. Ce qui n'empêche pas M. Mahuret, qui dirige un ministère dont nous avons oublié le nom de déclarer à *France Inter* : « P.-A. Albertini est condamné pour des faits qui, s'ils sont vrais, sont graves, même en Afrique du Sud. » Charles Palant, membre de la présidence du MRAP, a plu-

sieurs fois interpellé la Commission des droits de l'homme, dont il fait partie, sur ce point. Poussés dans leurs retranchements, les responsables du ministère de M. Malhuret, dont il vaut mieux oublier l'intitulé, ont fini par répondre : nous avons fait quelque chose, nous avons envoyé M. Deniau négocier.

La réponse ne manque pas d'humour quand on sait que M. Deniau est le membre du groupe parlementaire d'amitié avec l'Afrique du Sud. D'autant que, au même moment, la SEP, filiale de la Snecma, dont on a récemment entendu parler de l'affaire des espions travaillant pour l'URSS, est en train de vendre à l'Afrique du Sud une station de télé-détection spatiale qui mettra Pretoria en mesure de recevoir les images du satellite français SPOT, c'est-à-dire de pouvoir surveiller à dix mètres près, les mouvements de population ou de troupes dans toute l'Afrique australe. Notre petit doigt nous dit que M. Deniau n'était pas en Afrique du Sud pour faire libérer Albertini, mais pour accélérer la signature du contrat. Ce que semble ignorer M. Malhuret, secrétaire d'Etat à quoi, déjà ?

Depuis quelque mois, on voit resurgir des libelles reproduisant « les signes de reconnaissance utilisés par les nomades et cambrioleurs », tracts qui, sous prétexte d'avertir la population, jettent la suspicion sur tout non-sédentaire, suspecté a priori d'être un cambrioleur potentiel. Très utilisé il y a quelques années, ils avaient disparu, les voici sous une

forme nouvelle, utilisés par des agences d'assurance ou des vendeurs de dispositifs de sécurité. Pour être plus convaincant, ils sont diffusés sous la forme d'une circulaire de la police. C'est un faux, déclare le directeur régional de la sécurité publique. Raison de plus pour s'étonner de le voir reproduit dans un fascicule édité... par la police de Castres.

MINISTÈRE DE L'INTERIEUR DIRECTION GÉNÉRALE DE LA POLICE NATIONALE SÉCURITÉ PUBLIQUE DÉPARTEMENT DES HAUTS-DE-SEINE LE DIRECTEUR	REPUBLIQUE FRANÇAISE NANTERRE le 2 Avril 1987
JC/CP DDPU : É 1253	Monsieur C. LERLON Président du Comité local Maison pour Tous 44 Rue du Château 95520 SAINT LEU LA FORET

Monsieur le Président,

Voire lecture en date du 29 Mars 1987, faisant état de la diffusion d'un imprimé à l'usage de la Direction Départementale des Polices Urbaines des Hauts-de-Seine, a noté votre attention.

Ce document qui comporte les "signes de reconnaissance utilisés par les nomades et cambrioleurs" est un faux manifeste. En effet, il ne correspond d'aucune manière aux imprimés que nous utilisons habituellement.

Par ailleurs, je partage votre réprobation sur une diffusion de cette nature. Je reste persuadé que ce papier n'émane pas d'un service de Police. Bien plus, j'estime qu'il est de nature à jeter un discrédit sur la réputation des maisons de Police.

Une enquête effectuée en son temps par l'Inspection Générale des services n'avait pas permis d'établir la participation d'un quelconque service de Police à l'élaboration de ce document.

Restant à votre disposition,

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération distinguée.

Yves HANOT
Directeur Départemental

INCULPATION NAPOLEON AVEC NOUS

En 1984, Mme Aoudache mourait au sortir du commissariat de Thionville. Affaire vite classée par la justice, mais les enfants de Mme Aoudache et un journaliste, R. Passevant, ne croient pas en la mort naturelle : ils pensent qu'elle est morte après avoir été asphyxiée par des gaz lacrymogènes, inhalés pendant sa garde à vue. (Voir *Différences* n° 52). Trois ans après, la justice vient de rouvrir le dossier et d'inculper un inspecteur du commissariat d'homicide involontaire.

Napoléon, qui n'avait pas oublié ses origines, dit dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* : « Tout individu né en France est français. Je me demande quel inconvénient il y aurait à le reconnaître pour Français ? Il ne peut y avoir que de l'avantage à étendre les lois civiles françaises. Ainsi, au lieu d'établir que l'individu né en France d'un père étranger n'obtiendra les droits civils que lorsqu'il aura déclaré vouloir en jouir, on pourrait décider qu'il n'en est privé que lorsqu'il y renonce formellement. » Il faut dire qu'il s'inscrivait là

dans une réflexion sur l'idée de nation engagée depuis 1789. Constitution de 91, article 2 : « Sont citoyens français ceux qui sont nés en France d'un père français ; ceux qui, né d'un père étranger, ont fixé leur résidence dans le royaume. » Constitution de 1795 : « Tout homme né et résidant en France... est citoyen français. » Même chose en 1799. La tradition a du bon, n'est-ce pas M. Chalandon ? (Voir ailleurs l'interview de Hervé Le Bras sur le code de la nationalité, page 14.)



FAIRE UNE PLACE A L'AMITIE

C'est chose faite à Albi : pour la première fois en France, une ville a sa « Place de l'amitié entre les peuples ».

De Toulouse ou de Lautrec, je ne saurais jamais qui a gagné : lors de mon passage à Albi, sa ville natale, le musée consacré au grand peintre était à moitié fermé, la plupart des toiles parties s'exposer en Allemagne.

Faute de toiles, on mange des pierres : sur la plage du Vigan, trône la statue de La Pérouse, l'autre glorieux natif, parti gamin pour découvrir le monde au nom de Louis XVI. Pas très loin, un mail, comme souvent dans le Sud.

La dame qui nous guide se souvient encore du temps où la promenade était divisée en trois bandes, respectées de tous : sur la droite pour les bourgeois, sur la gauche pour les Zazous, au milieu pour tous les autres.

Une belle ville, Albi : somptueuse cathédrale, de belles rues anciennes. Des panneaux Decaux, aussi, comme partout. Mais là, une différence notoire : sur tous les panneaux de la ville, des dessins d'enfants, agrandis un mètre sur deux, qui chantent l'amitié entre les peuples.

C'est pour cela que nous sommes là, Charles Palant, membre de la présidence du MRAP et la presse : pour quelques jours, la ville est pavée aux couleurs de la lutte contre le racisme.

Au départ, le comité local du MRAP. Lors d'une cérémonie officielle, le président,

Jean-Pierre Verdier, apostrophe le conseil municipal : puisqu'on donne si souvent aux places et aux rues le nom de batailles ou de généraux, puisque si souvent, c'est la guerre qu'on honore ainsi, pourquoi pas, une fois, honorer et donner à une place de la ville le nom d'amitié entre les peuples. Il est convaincant, quand il plaide, le Dr Verdier, et puis, il n'a pas la tâche trop difficile : la municipalité, d'union de la gauche, est sensible aux problèmes du racisme et le maire, Michel Castel, est même membre du comité local.

**Tous les mômes du coin planchent :
trois mois plus tard, cela donne
quatre cents dessins et poèmes.**

Le conseil municipal n'oublie pas la remarque : on vote, et on décide que la très grande place qui borde la jolie Maison de la culture sera baptisée place de l'amitié entre les peuples. Choix plus que symbolique : la place est grande, belle et centrale. Elle n'avait pas de nom jusqu'ici, ce qui ne lèse personne et surtout, elle portait autrefois une énorme prison où grouillaient les rats. C'est joyeusement de changer une place de prison en place de l'amitié. Petit à petit, on se dit qu'il faudrait une inauguration officielle, organiser un vrai baptême, qui ferait résonner la lutte contre le racisme aux oreilles albigeoises. C'est

ainsi que, au début de l'année, un projet prend corps : on fera, autour du 21 mars, journée internationale contre le racisme, une semaine d'animation autour de ce thème.

Les écoles sont réquisitionnées ou presque : tous les mômes du coin planchent sur l'amitié entre les peuples. Trois mois plus tard, c'est plus de quatre cents dessins et poèmes qui arrivent sur le bureau des organisateurs.

Des meilleurs poèmes, on fait une plaquette. Des meilleurs dessins, une bonne centaine, un diaporama. On fera venir

de Paris un président du MRAP, qui inaugurerait la place, avec le maire de la ville, devant tout le gratin du département.

Au soir de l'inauguration, il y a tout le beau monde devant la place : dans la foule se distingue le costume sombre de l'archevêque, à côté de la djellabah blanche de l'imam. On se presse sur le perron. Seul détail qui cloche : l'immense place est occupée par des forains, auto-tamponneuses et barraques de tir. Les services de la municipalité avaient proposé qu'on les fasse partir avant l'inauguration, mais, dit Jean-Paul Verdier, « ça la fichait mal de virer de gens pour inaugurer

une place de l'amitié ». D'autant plus qu'il s'agit après tout de gens du voyage, déjà en butte à l'acrimonie des sédentaires. On avait donc décidé de simplement demander aux manèges d'interrompre leurs musiques au moment de la cérémonie.

On commence les discours. Assis sur les auto-tamponneuses, quelques adolescents, désœuvrés par l'arrêt des machines, regardent d'un air goguenard tous ces adultes recueillis.

Vient le tour de Charles Palant. Palant, tout le monde le connaît bien : résistant, rescapé d'Auschwitz, visiblement ému par cette première place de l'amitié entre les peuples, on se doute qu'il va se laisser aller à son lyrisme naturel.

Pas de problème, cela évoluera bien des choses pour les gens qui sont là, militants de tous âges, mais les journalistes craignent le pire avec les mômes des auto-tamponneuses et s'installent subrepticement à côté d'eux.

Au début, ça n'écoute guère, et que je te pince, et que je ricane. Puis, au fur et à mesure que Palant évoque le racisme, souligne l'importance d'une telle place, il se passe comme un petit miracle. « Déconne pas, dit un des gamins arabes à son copain, tu vois pas qu'il parle de nous. »

A la fin du discours, ils applaudiront aussi fort que le parterre d'officiels. Il est clair que, au-delà de l'habileté d'orateur de Charles Palant, les jeunes ne sont pas aussi démotivés qu'on le dit, en en tous cas forts capables de rétablir le lien entre les horreurs du nazisme et les bêtises du projet de réforme du Code de la nationalité.

La cérémonie terminée, tout le monde s'engouffre dans la Maison de la culture. Là, partout, sur les murs, sur les baies vitrées, sur les piliers, les fameux dessins d'enfants, par centaines. A une militante du MRAP, je confie qu'à force de voir des dessins sur le racisme, un enfant noir, plus un jaune, plus un blanc, plus un rouge (un Indien, sans doute, mais c'est surtout pour la couleur), je

ne peux plus les voir en peinture. « Peut-être, sourit-elle, mais ça fait venir les parents pour voir les dessins du petit. Et les parents de 400 enfants qui viennent à une soirée contre le racisme pour une population à Albi de 50 000 habitants, ça ferait combien à Paris ? » Ça m'apprendra à faire la fine bouche...

Un peu plus loin, dans la Maison de la culture, une autre initiative de la semaine de l'amitié entre les peuples : sur trois salles et deux couloirs, on a reconstitué le village malien. Le responsable est content : il a fallu trimer jour et nuit pour monter ces murs en torchis, reproduire l'architecture si caractéristique des villes maliennes.

Sans laser ni vedettes, on voit qu'on peut encore faire des choses simples et belles.

C'est particulièrement réussi, un mélange de réalisme et de décor de théâtre : à côté de carcasses de vieilles mobyettes qui annoncent la boutique du mécano, une pièce reproduit l'atmosphère des dancings de Bamako, pendant que, au mur, sourient les stars des plus grands groupes de musique malienne.

Une vieille pub Banania, des tambours posés à terre, la façade lézardée d'un hôtel de style archéo-colonial, on s'y croirait vraiment. Avec tout ce monde qui se presse dans les allées, il faut à peine faire un effort pour se croire dans un village un jour de marché. On rassemble tout le monde : maintenant, on a diapos. Une centaine de dessins à trois ou quatre secondes, chacun, projetés sur fond de musique, c'est une bonne idée. Ils prennent là une force et un relief qu'ils n'ont guère, épinglés sur la feutrine d'un panneau d'expo. Dans la salle, les oh et les ah ponctuent les dessins des enfants qui ont réussi à amener le plus de membres de leur famille. De quoi réchauffer le cœur du plus blasé des consommateurs de dessins d'enfants.

Et on enchaîne : maintenant, poésie. Le maire est revenu qui, à l'occasion, tâte de la plume. Un conteur local vient l'aider : on alterne poèmes d'enfants et œuvres de poètes plus mûrs, du monde entier. Et là encore, c'est magique : bien dits, les textes les plus simples prennent un relief étonnant et les mots volent pour chanter l'amitié entre les peuples, devant un parterre d'officiels qui écoutent, la mine grave. Sans laser ni vedettes, on voit qu'on peut encore faire des choses simples et belles, avec des mots d'écolier et une sono hésitante.

Dernier acte : un débat. Classique, les questions habituelles sur le racisme et les luttes du MRAP. Palant qui

même cela de main de maître, une salle attentive : le train-train en quelque sorte. Et, encore une fois, l'insolite qui surgit.

Au détour d'un tout autre problème, des jeunes se lèvent qui interviennent pour dire que c'est bien beau ce que dit le MRAP, mais eux, comment veut-on qu'ils s'en aillent de chez leurs parents, avec un salaire de TUC, et pourquoi la mairie ne leur construirait pas des appartements pour eux qui ne peuvent pas se les payer ?

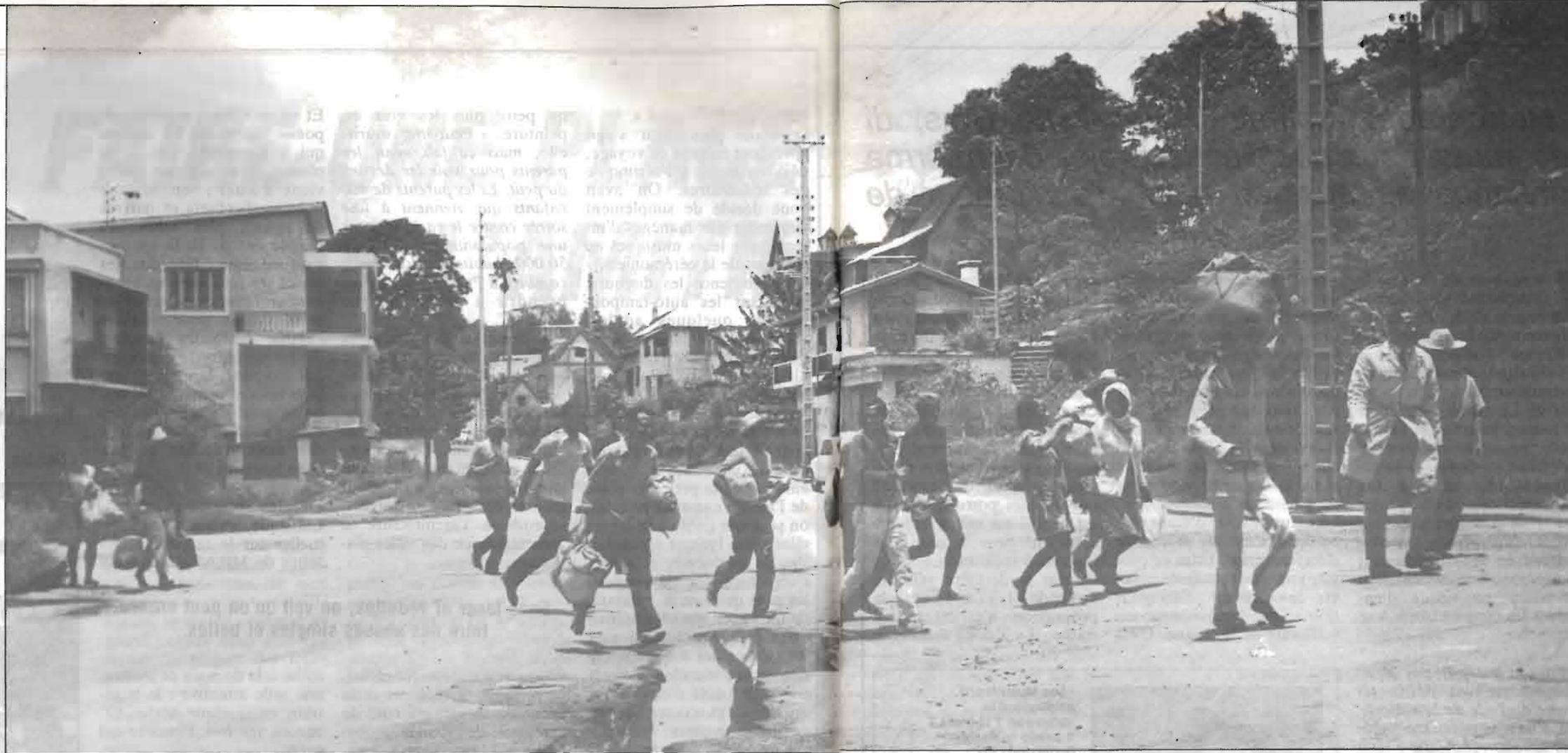
Et c'est reparti à discuter. Après la réunion, ça continuera dans le hall, comme si on n'avait pas tout dit de la vie des jeunes en ce moment. Le lendemain, nous rentrons à Paris, en pensant que quelque part, dans une petite ville du Sud-Est, quand un touriste demandera la statue de La Pérouse, fameux navigateur, un Albigeois lui dira : « Oh, c'est facile, vous traversez la place de l'amitié-entre-les-peuples et vous ne pouvez pas vous tromper, c'est en face. » C'est quand même mieux que la place du Maréchal-Pétain, non ? □

JEAN ROCCIA

Dans la Maison de la culture, un village malien. Dehors, une nouvelle place.



« Les discours, c'est pas marrant. » « Déconne pas, dit un des gamins arabes. Tu vois pas qu'il parle de nous ! »



I Antananarivo, le 25 mars 1987 : le Premier ministre malgache, Désiré Rakoatoarijaona, aurait échappé à un attentat.

Le conditionnel est de rigueur pour les informations concernant Madagascar. La prudence est de mise. Mais le peu de nouvelles qui passent le barrage de la censure permettent de réaliser que la situation est tendue dans l'île rouge. L'université est en grève depuis le mois de novembre 1986, des manifestations secouent épisodiquement les villes, la communauté indienne a été la cible d'émeutes graves qui eurent lieu à Tamatave, Tulear, Antsirabe, Farafangana.

Causes économiques ? Certes ! A son arrivée au pouvoir en 1975, Ratsiraka a instauré une politique d'industrialisation à outrance :

des usines textiles, des usines de papier ont été créées un peu partout. Sans finalement une étude de marché réel. L'usine de cuir de Diego Suarez, actuellement appelé Antseranana, a été créée dans une région sans bovins et la cimenterie d'Ambonio, dans la baie de Majunga, dans une région sans infrastructure industrielle. Les usines ont été fermées les unes après les autres, et dès les années 1978, soit 3 ans après l'accession de Ratsiraka au pouvoir, Madagascar est sous la coupe de la banque mondiale et du FMI.

Les recettes classiques sont appliquées : monnaie ajustée, dépenses de l'Etat limitées, tarifs publics relevés, suppression des subven-

tions à la consommation. Le résultat est, paraît-il, satisfaisant, le service de la dette est équilibré. Et le coût social lourd à porter, la population malgache doit faire face à des inflations multiples, des emplois sont supprimés, le chômage augmente, les prix aussi. Le riz, produit de première nécessité malgache, atteint 700 F CFA le kilo pour un pays où le SMIG est de 20 000 F CFA. Les autres produits de base ont suivi la même courbe.

Or, parallèlement à la paupérisation de la population, une classe sociale fait fortune, des communautés aussi. Celle des Indo-Pakistans, entre autres. Arrivés aux lendemains de la colonisation, ceux-ci devaient servir de for-

gerons et de contremaîtres pour la construction de la voie ferrée malgache. Soutenus par les colons, peu à peu, ils furent commerçants, dominèrent tout le secteur économique. Actuellement, les diverses industries et usines qui existent à Madagascar sont entre leurs mains. Et nombre de petites boutiques aussi d'ailleurs. Situation intolérable pour les Malgaches, de plus en plus pauvres et qui ont à faire face à une famine atteignant 600 000 personnes. Les Malgaches reprochent aux Indo-Pakistans leur non-intégration à la communauté malgache. Il est vrai que ceux-ci vivent entre eux, demandent la nationalité française et fraient peu avec les autochtones. Les émeutes di-

rigées contre eux étaient prévisibles, disent les commentateurs. Mais il faut voir de plus près. A chaque moment important ou mouvement incontrôlable, des éléments sont lancés contre les Indo-Pakistans et, cette fois-ci, les événements semblent bien orchestrés. D'aucuns n'hésitent pas à y voir la main gouvernementale, gouvernement qui se trouve face actuellement à une profonde agitation estudiantine.

Depuis le mois de novembre 1986, une grève générale paralyse l'université. Des émeutes jettent périodiquement les étudiants dans les rues, et, au mois de mars 1987, divers mouvements eurent lieu. Mouvement de colère contre les conditions

de scolarité désastreuses : l'université est surpeuplée, les amphithéâtres remplis par 750 à 1 000 élèves suivant les filières, les taux de réussite de 12 % en mathématiques, en première année, pour 8 % en histoire. Le coût d'un étudiant est actuellement de 200 FF par an ! Les polycopiés ne peuvent plus être assurés et les futurs chômeurs s'accumulent dans la capitale d'un pays qui, actuellement, ne peut fournir que 2 000 emplois par an.

PROVOCATIONS

Alors, c'est la débrouille pour survivre. Tout est revendu : ticket de bus, de restauration. Certains moyens sont à la limite de la délinquance. Délinquance d'autant plus facile que la cité U a

été placée à côté des quartiers populaires. La jonction entre les étudiants et le milieu est chose aisée. La jonction, mais les heurts violents aussi. C'est ainsi qu'il faut analyser ceux qui se sont déroulés en décembre 1984 et en juillet 1985, entre Kung Fu et TTS.

Les étudiants, fatigués des éternelles provocations des milices gouvernementales, les TTS (Tanora Tonga Saina ou Jeunes Conscientisés), s'étaient autoformés au kung fu et aux arts martiaux. Symboliquement, Bruce Lee était un héros dans lequel ils se reconnaissaient : le héros aux mains nues, redresseur de torts solitaire, qui venait du tiers monde, avait la même carnation que les Malgaches.

Bruce Lee devint un mythe, le kung fu un mode de rassemblement tel que, dès le mois de septembre 1984, les manifestations se multiplièrent, où l'on vit les adhérents de kung fu défiler, habillés de leur kimono. Le mouvement aboutit au massacre des TTS en décembre 1984, puis à la riposte gouvernementale le 31 juillet 1985. Une centaine de jeunes gens furent assiégés chez eux, en pleine nuit, tués à bout portant. Des centaines d'autres furent emprisonnés. Le traumatisme fut grand. Et on peut penser que ce massacre est à l'origine de la vague de mécontentement actuelle.

L'avenir ? A la différence de plusieurs autres pays d'Afrique, Madagascar a la chance d'avoir une langue nationale. Si, économiquement parlant, l'île rouge est en train de payer cher les dix ans de repli sur soi, ces dix ans de « malgachitude » lui ont permis de créer une classe d'entrepreneurs qui ont travaillé dans le pays avec les moyens du pays, qui ont, pour employer les grands mots, une praxis et qui sont en train de créer une forme originale de développement. De petites entreprises de récupération se créent à droite et à gauche.

Certains jeunes gens se tournent vers la technologie, pour voir ce qui peut être exporté dans le pays. A la différence de la génération précédente qui rêvait de grandes industries, la génération qui a actuellement 30 ans parle de technologie douce. Le problème est qu'ils risqueront à terme de se heurter à la concurrence des trusts familiaux. L'exemple est déjà net dans le Sud. Une grande usine textile a été créée, une grande majorité de champs de cultures vivrières ont été reconvertis en champs de coton, privés. De même, sur les Hauts Plateaux, dans la banlieue de la capitale, les petites briquetteries qui appartenaient aux femmes sont remplacés par des grandes unités qui rafflent tout le marché. La troisième voie en gestation à Madagascar ? Peut-être. L'avenir le dira.

JEAN TOURIER

• **Rétrograde, arbitraire : Hervé Le Bras, di ses mots pour qualifier le projet de réforme confiance en eux, au point d'avoir peur de**

La réforme du code de la nationalité va à contre courant de l'histoire. Elle contredit la spécificité de la France : l'hétérogénéité et l'association de différentes communautés.

Hervé Le Bras, directeur d'études à l'Ecole des hautes études en sciences sociales et rédacteur en chef de la revue **Population**, analyse les contradictions d'un projet que rien ne justifiait. Un projet qui introduit l'arbitraire, crée des catégories et compromet une assimilation en cours, au risque d'entraîner les communautés à se retrancher.

- Vous n'êtes pas très complaisant vis-à-vis de la réforme du code de la nationalité. Elle vous paraît inadaptée à la situation française ?

- Oui. On peut d'abord lui reprocher, comme l'a fait le Conseil d'Etat, de rompre une cohérence. Les codes de la nationalité antérieurs ont eu un objectif d'unification. Ils répondaient, au fur et à mesure qu'ils se présentaient, à des cas particuliers, tenant à l'incroyable diversité des structures des familles et des parcours migratoires. En 1973, date de la dernière mouture, d'ailleurs préparée par Jean Foyer, député RPR, il fallait mettre un peu d'ordre, notamment après les retours de la guerre d'Algérie.

Non seulement, le projet actuel revient en arrière, mais il crée de nouvelles difficultés, et surtout il multiplie les arbitrages. Le plus grave est la suppression de l'article 44 : un jeune né en France de parents étrangers et ayant été élevé en France devenait automatiquement français à 18 ans. Au lieu de simplifier encore en donnant la nationalité dès la naissance (ce qui se fait aux Etats-Unis, par exemple), le projet exige une

« déclaration » de l'intéressé, qui est en fait une demande déguisée de naturalisation. Moins grave peut-être, mais tout aussi significatif, sont les difficultés supplémentaires apportées aux naturalisations par mariage (on craint, semble-t-il, le mélange des races) et à la naturalisation elle-même. En fait, ce projet signe la disparition du droit du sol.

La naturalisation n'étant plus un droit, c'est une procédure discrétionnaire. Dans ce projet, l'un des motifs de refus est le « défaut d'assimilation ». Par connaissance insuffisante de la langue. C'est

étrangers s'intègrent : il y a une tendance à la déconcentration et à l'étalement dans l'hexagone. Le nombre de mariages mixtes augmente. Le taux de fécondité des femmes étrangères baisse. C'est le cas des jeunes femmes algériennes qui, parallèlement, se marient plus tard que dans leur pays d'origine. Le taux de fécondité des femmes portugaises, qui est de 1,7 est même aujourd'hui inférieur à celui des femmes françaises. Depuis la dernière réforme du code il y a 14 ans, la proportion d'étrangers est stable. Il y a donc une conti-



« Les Musulmans pratiquent le ramadan ? Et alors ? Il existe bien des festou-noz en Bretagne et cela ne met pas en péril l'ordre républicain ; »

aberrant. On n'a jamais exigé de quiconque qu'il parle un français correct, y compris des Alsaciens ou des Bretons au siècle dernier !

- A votre avis donc, le paysage social de la France et son contexte historique ne justifiaient pas cette réforme ?

- Et c'est tout le paradoxe de ce projet. On est en fin de parcours d'une vague migratoire, la dernière qu'a connue la France. Les étrangers, venus dans les années soixante-dix et les dernières familles qui les ont rejoints commencent à s'assimiler. C'est la fin des difficultés. Et brusquement, on en fait un problème.

Or, toutes les indications sur l'assimilation révèlent que les

nuité et rien ne justifiait ce projet. Dans son préambule, le but annoncé est de rendre plus facile l'intégration. C'est hypocrite. Il n'y a pas de problème insurmontable. Le droit du sol répond bien à la situation française. En revanche, ce code de la nationalité risque de compromettre l'assimilation. Il n'a aucune raison d'être... sauf politique.

- Dans quel contexte se sont produites les précédentes réformes ?

- La majorité des remodélages s'est produite à un moment où la France se sentait menacée. Du fait de son faible taux de natalité face aux pays voisins, elle adop-

recteur d'études à l'Ecole des hautes études, ne mâche pas du Code de la nationalité. Les Français auraient-ils perdu « l'invasion étrangère » et de se replier frileusement ?

tait alors une politique intégrationniste... Ce n'était donc pas des motifs humanitaires.

- Et quelle était l'attitude de la France vis-à-vis des différentes vagues d'immigration ?

- On peut dire que les Français n'aiment pas être dérangés. Ils ont toujours tendance à la xénophobie. Cela se constate dans la littérature, déjà vis-à-vis des provinciaux, Auvergnats, Bretons, etc. L'image de Bécausse n'est pas très flatteuse !

Mais au-delà d'un certain mépris, ils finissent par accepter les autres malgré eux. Conséquence : la France est très hétérogène, quel que soit le critère que l'on prend ; organisation de la famille, origine linguistique, groupes sanguins, etc. C'est ce qui fait finalement, je pense, le sens d'une certaine tolérance et pourquoi pas de la démocratie.

- D'une certaine manière, la France se réforme...

- Oui, on constate même un mouvement de double retranchement. Cette fermeture de la culture française s'exerce face au reste du monde et face aux étrangers présents en France, qui, à leur tour, risquent de se retrancher dans leur propre culture.

En séparant les communautés, en s'enfermant chacun sur ses valeurs, on s'engage dans une dynamique à la libanaise (dont on nous menace, à cause de l'intégrisme !). C'est le contraire d'une dynamique d'intégration comme celle en cours dans d'autres pays, l'Amérique du Nord, par exemple. La France est entre ces deux modèles, sur le fil d'un rasoir.

Jusqu'en 1980, elle n'avait aucun doute sur sa capacité d'intégration. Ce qui est nouveau, c'est la peur de voir se

développer une enclave musulmane. Redouter l'intégrisme islamique, c'est croire que 93 % de Français sont menacés par 7 % d'étrangers ! Les Français ont perdu confiance en eux. Ils ont peur d'une invasion à la fois culturelle et économique. C'est cette peur de l'invasion qui est plus contemporaine. L'Europe s'est toujours conçue comme envahissante. Aujourd'hui, c'est la même vision du monde, mais inversée. Avec l'explosion démographique, elle a l'impression que la population du tiers monde va l'envahir.

- La xénophobie, ce n'est pas seulement à l'encontre des Maghrébins...

- Oui, bien sûr. Si l'on creuse un peu, on s'aperçoit que les Portugais sont mis dans le même sac que les Maghrébins. D'ailleurs, les arguments développés contre ces derniers sont les mêmes que ceux dont étaient victimes les Italiens ou les Polonais, réputés inassimilables en 1930, à cause de leur catholicisme. On constate, en fait, que la présence d'étrangers est plus mal tolérée dans les régimes où il y a une forte tradition d'immigration. Un des indicateurs de l'hostilité et du refus des étrangers est le vote pour Le Pen. Il est d'autant plus fort qu'il y a plus d'étrangers et surtout d'anciens étrangers. A Marseille, dans les quartiers d'émigrants italiens, il a obtenu près de 30 % des voix. Sur les occupants d'extrême droite de la voiture qui a sauté l'an dernier à Toulon, trois étaient d'origine étrangère. C'est le syndrome du nouveau converti : être plus français que les Français.

Dans ces régions d'immigration traditionnelle où les scores du Front national sont les plus forts, les étrangers

proviennent des pays proches. Ce sont les régions frontalières, tournées vers l'Europe, qui captent d'autres chaînes de TV : Alsace, Provence, etc. Ce n'est donc pas la découverte des étrangers qui crée le refus. C'est la peur du monde... la peur en général.

- La ségrégation, le chacun chez soi, la hiérarchisation des individus... comment voyez-vous l'avenir ?

- Je suis plutôt optimiste. Si on ne fait pas de grosses bêtises et que l'on n'amène pas des communautés à se braquer, d'ici à 15 ans, l'intégration pourra être réalisée. Il peut subsister quelques îlots à problème, mais ce sera minoritaire. L'assimilation n'empêche pas que chaque communauté garde son originalité. Pourquoi des musulmans ne pratiqueraient-ils pas le Ramadan ? Il existe bien des festou-noz en Bretagne. Cela ne met pas en péril l'ordre républicain, que je sache !

Le danger est ce que distille le Front national. On peut casser une mécanique qui est fragile. S'il crée un réel climat d'insécurité, des communautés risquent de se re-

trancher sur leurs valeurs, de s'organiser. Car ce sont eux qui ont un problème d'identité puisqu'ils sont entre deux cultures. L'intégrisme islamique est minoritaire. La mosquée de Paris n'est pas bondée et les Maghrébins ne refusent pas systématiquement tout alcool. Mais il peut devenir plus important.

L'extrême droite cherche à créer une nationalité à plusieurs vitesses. Les classements risquent un jour de se retourner contre elle, car les sympathisants et les militants du Front national sont en effet recrutés dans les régions où il y a une majorité de français d'origine étrangère.

Je pense que le type de contrat proposé par cette réforme est inadapté. Alors qu'il existait une certaine décrispation autour de l'idée de nation, elle cherche à imposer une autre conception de la nationalité. Une vieille conception à l'époque où l'Europe est à portée de main.

Propos recueillis par LAURE LASFARGUES

Hervé Le Bras, *Les Trois Frances*, éditions Odile Jacob, Le Seuil.

L'avenir ? « Optimiste, si on ne fait de grosses bêtises... »



■ **LE PRIX DU DANGER.** Un jeune Marocain de 17 ans, Aziz Soubhane, se voit décerner le prix « Servir » destiné à récompenser un acte d'héroïsme. On se souvient que, en novembre dernier, il avait secouru deux jeunes touristes anglaises agressées dans le métro par un voyou armé d'un couteau (15 mars).

■ **MANIF.** 50 000 personnes manifestent à Paris contre le projet de réforme du Code de la nationalité (15 mars).

■ **SINATRA INTERDIT.** Frank Sinatra doit renoncer à se produire à Oslo, dans le cadre d'une tournée scandinave prévue en juin, la

du XX^e arrondissement en novembre dernier sont reçus à la préfecture de Paris. Las de multiples démarches infructueuses, ils avaient occupé pacifiquement les locaux de la préfecture trois jours auparavant (16 mars).

■ **EXPULSIONS.** Six mille cinq cents étrangers en situation irrégulière en France ont été reconduits aux frontières en 4 mois, d'octobre 1986 à janvier 1987, annonce M. Charles Pasqua (18 mars).

■ **SANCTIONS.** Israël annonce sa décision de ne plus passer de nouveaux contrats militaires avec l'Afrique du Sud. Les contrats en cours conti-

■ **CONDAMNE.** Le jeune coopérant français Pierre-André Albertini est condamné à 4 ans de prison par un tribunal sud-africain (20 mars).

■ **ALLONS BON!** Pik Botha, ministre des Affaires étrangères d'Afrique du Sud, accuse les membres de l'ANC d'être porteurs du SIDA (20 mars).

■ **ACQUITTEMENT.** Un policier blanc accusé de meurtre de deux écoliers noirs et d'une tentative de meurtre sur la personne d'un troisième est acquitté par un tribunal de Johannesburg qui a estimé qu'il avait tiré en état de légitime défense ! (20 mars).

■ **MANIF.** A l'appel du Parti communiste, du Comité de défense des droits de l'homme, des Jeunesses communistes et du MRAP, 15 000 manifestent aux abords de l'ambassade d'Afrique du Sud à Paris « contre l'apartheid et pour la libération de Pierre-André Albertini » (25 mars).

■ **GREVE DE LA FAIM.** 1 700 Palestiniens enfermés pour des raisons politiques dans les prisons d'Israël et des territoires occupés entament une grève de la faim illimitée pour protester contre l'aggravation de la répression et les mauvais traitements dont ils sont victimes (25 mars).

■ **DIFFAMATION.** Minute est condamné à verser 60 000 F de dommages et intérêts au frère de Malik Oussekine, à cause d'un article aru dans ce périodique le présentant comme « un bien étrange commerçant », recherché par Interpol et impliqué dans des affaires de vol et d'escroquerie (25 mars).

■ **PACIFISTES.** Des centaines de pacifistes israéliens manifestent contre l'implantation d'une nouvelle colonie israélienne en Cisjordanie occupée (25 mars).

■ **PAS D'EXPUSSION.** Le président de la République intervient pour empêcher l'expulsion d'un lycéen algérien de seize ans, élève au lycée Stéphane-Mallarmé à Paris. Le jeune homme était entré en France à l'âge de 10 ans et 9 mois, alors que l'accord franco-algérien de 1985 fixait précisément à 10 ans la limite pour l'obtention d'un certificat de résidence de 10 ans ! Il était arrivé muni d'un simple passeport et non du certificat de logement nécessaire dans le cadre de la procédure de regroupement familial (26 mars).

■ **AMALGAME.** Devant le barreau algérois, Me Vergès, avocat de Barbie, compare celui-ci à certains officiers français pendant la guerre d'indépendance (1^{er} avril).

■ **EXTRADITION.** Une cour d'appel de New York se

« trop d'immigrés, la France aux Français », en-dessous de son nom. Le MRAP intervient auprès des ministères de l'Intérieur et de la Justice pour faire retirer ces bulletins à caractère raciste et provocateur qui sont néanmoins utilisés pour cette élection (29 mars).

■ **COUP DE FEU.** Quatre jeunes gens d'origine maghrébine sont atteints par des coups de feu tirés d'une voiture, dans une cité des quartiers nord de Marseille (29 mars).

■ **EMIGRATION.** 11 000 juifs soviétiques devaient être autorisés à émigrer en Israël cette année, annonce à New York, M. Morris Abram, président de la Conférence des organisations juives américaines, qui rendait compte de ses récents entretiens à Moscou avec des responsables soviétiques (30 mars).

■ **MEURTRES SANS ASSASSIN.** La Haute Cour fédérale ouest-allemande décide l'annulation d'un jugement prononcé en mai dernier par le tribunal de Krefeld. Devant ce dernier, avait comparu alors un certain Wolfgang Otto, l'un des SS qui, dans la nuit du 17 au 18 août 1944, avaient assassiné, près des fours crématoires de Buchenwald, le président du Parti communiste d'Allemagne, Ernst Thaelmann. La justice allemande ayant attendu plus de 20 ans pour le traduire en justice, tous les témoins dont les dépositions avaient été alors accablantes pour Otto, sont morts aujourd'hui, ainsi que l'épouse de Thaelmann et son avocat. L'assassinat de Thaelmann restera donc un meurtre sans assassin (30 mars).

■ **ECCEURANT.** Invité de Bernard Pivot à « Apostrophes », Maurice Bardèche, beau-frère de l'écrivain Robert Brasillach fusillé à la Libération pour trahison, se livre à une scandaleuse négation de la responsabilité des « collabos » dans l'holocauste. Il déclare, entre autres choses, que la déportation des enfants juifs s'était opérée dans le cadre du « regroupement familial » (3 avril).

■ **SECONDE INCULPATION.** Quatre mois après les événements, un deuxième policier est inculpé après la mort de l'étudiant Malik Oussekine (7 avril).

■ **RELECTION.** Harold Washington, premier maire noir de Chicago, est réélu pour un second mandat avec 53 % des suffrages (7 avril).

■ **REBELOTE.** Après l'annulation d'une partie de la procédure par la Chambre criminelle de



5 avril : 30 jeunes Français musulmans du Lot-et-Garonne entament une grève de la faim pour protester contre le mépris dans lequel ils vivent.

prononce pour l'extradition vers l'URSS du criminel de guerre nazi Karl Linnas (1^{er} avril).

■ **LIBRE !** L'hôtelier d'Aix-les-Bains qui a tué le 7 avril au soir, dans son établissement un homme de 35 ans d'origine maghrébine qui l'avait agressé, affirme-t-il, est remis en liberté par instruction du parquet de Chambéry qui invoque la « légitime défense pour classer l'affaire « sans suite » (9 avril).

■ **NOUVEAU SURSIS.** Après un marathon oratoire de quatre jours, le Conseil de sécurité des Nations unies s'oppose à des sanctions obligatoires contre l'Afrique du Sud. La résolution proposée a été rejetée en raison d'un double veto, américain et britannique. La France, elle, s'est abs-

tenue (9 avril).

■ **TIREUR DU DIMANCHE.** Un militant du Front national de Vitrolles, près de Marseille, qui avait blessé grièvement par balle, le 5 avril, un jeune homme, Bruno Attal, qui discutait avec des amis, est inculpé de coups et blessures avec arme et écroué à Aix. Le tireur, François Gomez, secrétaire de l'association Horizon 89, qui se distingue par un programme anti-immigrés et sécuritaire, avait déjà à plusieurs reprises menacé des jeunes gens du quartier (10 avril).

■ **DEFILE.** Plus d'un millier de personnes défilent à Marseille à l'appel de plusieurs organisations, dont le MRAP, pour protester contre les scènes racistes d'une violence rare qui viennent de se dérouler dans cette ville. Une délégation remet à la préfecture une motion demandant « l'interdiction de toute manifestation du Front national à Marseille » (15 avril).

■ **DRAUD.** il révèle ensuite que Pierre-André a un lourd passé : condamnation à 6 mois de prison pour vol et interpellation juste avant son départ en Afrique australe par la brigade des stupéfiants. Pas moins ! Pire, « Antenne 2 Midi » a caché la chose la plus infamante de toutes : l'engagement politique de ses parents. Ils sont membres du Parti communiste ! En fait de désinformation, le Figaro Magazine est forcé, deux semaines plus tard, de publier pitoyablement un démenti quant à la promesse de Pierre-André Albertini de témoigner et ses prétendues condamnations, à la demande de ses parents. Mais ceux-ci n'ont pas démenti leur engagement politique.

■ **UN DE NOS MINISTRES** salit la mémoire d'une victime de ses services. L'exemple venant d'en haut, il y a de l'émulation. Ainsi, dans le Figaro Magazine du 7 mars 1987, sous le titre « Un passé douteux », un écho s'insurge de la présentation de P.-A. Albertini par ses parents comme un otage, lors d'un journal d'« Antenne 2 midi », « puisque c'est lui qui avait proposé de témoigner contre les militants de l'ANC ! » A la Pan-



tenue (9 avril).

LE PARCOURS DU COMBATTANT

M. Jean-Marie Le Pen a fait montre d'une activité oratoire débordante ces temps-ci. Il a commencé par éruer, le 23 mars, contre « une poignée de manifestants de la jeunesse communiste » et déploré le « sac » de l'ambassade d'Afrique du Sud à Paris après la manifestation des jeunes de la région parisienne qui avaient vivement réagi après la condamnation de Pierre-André Albertini. Il réclame la « dignité » et la « sécurité » pour les représentants du régime raciste de Pretoria (23 mars). Ensuite, il se saisit de l'arrestation de huit terroristes pour affirmer, dans un communiqué, qu'« elle montre à l'évidence (...) que la population immigrée constitue un vivier du terrorisme et qu'elle représente donc un réel danger pour l'indépendance de la France et la sécurité des Français. » (27 mars). Après le Zénith, exercice pratique :

le défilé du Front national sur la Canebière à Marseille se solde par deux blessés agressés par les nerfs de M. Le Pen, un Algérien et un passant à peau noire (4 avril). Après Paris et Marseille, Jean-Marie Le Pen était à Lyon. Après les habituelles diatribes, dérapage majeur : il évoque les « femmes arabes » enceintes qui peuvent, à l'hôpital, « taper sur leur abdomen rebondi en disant : c'est grâce à vous que nous pourrions vaincre les Français... » (9 avril). Et pour couronner le tout, voilà que son ancienne épouse divorcée annonce qu'elle va le poursuivre en diffamation, à cause de l'interview donnée au magazine Play Boy, dans laquelle il s'était livré au grand déballage de la vie privée de son ancienne épouse. M. Le Pen parle trop (5 avril).

Texte et encadrés réalisés par ROBERT PAC

municipalité de la ville lui ayant interdit de se produire en raison de concerts qu'il a donnés dans le passé en Afrique du Sud. C'est l'application d'un règlement municipal interdisant les artistes qui se sont produits au pays de l'apartheid (16 mars).

■ **ENTREVUE.** Les sinistres des incendies criminels

nueront d'être honorés (18 mars).

■ **PROFANATION ET AGRESSION.** La sœur de Malik Oussekine est agressée par quatre hommes armés et masqués qui la frappent et la forcent à se déshabiller avant de la photographier. Au Père-Lachaise, la tombe de Malik est profanée (18 mars).

■ **FOULEES.** Dans 40 villes de France, les Foulées multicolores organisées par le MRAP se déroulent avec succès (21 mars).

■ **AGRESSION.** L'aviation israélienne bombarde le camp de réfugiés palestiniens d'Aïn Héroué, dans la banlieue de Saïda, au Sud-Liban (23 mars).



B. DESJEU/ERIC
 Au Niger, le français à l'école de Tchirozérine

Elle est à la mode : un sommet de chefs d'Etat, un ministre, des colloques et des stands à toutes les foires culturelles. Il faut parler français, dit-on, partout : chez nous où la langue serait en danger de métissage, dans le monde où subsistent 150 millions de francophones. Mais quel français ? Celui de l'Académie ? Celui des centaines de jeunes auteurs qui choisissent en connaissance de cause d'écrire leur français ? Ou celui des banlieues ?

Deux jeunes écrivains maghrébins et francophones :

Abdellah Serhane et Leïla Sebbar.



ILS ECRIVENT LE FRANÇAIS. A LEUR MANIERE.

Du bon usage de la francophonie

Francophonie : nostalgie et prospective



A. SENNA

Francophonie. Le mot a résonné au Salon du livre et au café littéraire du centre Pompidou et on en a abondamment commenté les causes, la portée et l'avenir. On nous a bombardés de chiffres co-cardiers : 145 millions de francophones présents sur tous les continents (1), avec carte des pays de langue française à l'appui ; celle-ci occupe le sixième rang dans le monde.

C'est rassurant de se sentir si influent. De plus dans 52 % des cas, le français est la langue maternelle. En l'an 2000, nous serons 240 millions ; progression spectaculaire, mais (ombre au palmarès ?) 52 % ou 67 %, selon les avis, seront Africains... L'évolution démographique n'a pas fini de modifier le rapport des langues entre elles !

Auparavant, en Europe, le français était auréolé de prestige, reflétant la puissance de la nation ; c'était la langue d'usage des élites étrangères ; certains pays, comme la Roumanie, pouvaient presque se considérer comme bilingues. Dans les régions colonisées, le français était imposé plus ou moins strictement, soit parallèlement à d'autres langues, soit obligatoire, comme en Algérie où l'arabe était interdit, sauf dans les écoles coraniques.

Chacun s'approprie la langue, la fait sienne, la rend berbère, belge ou haïtienne
« Toute langue s'écrit dans une langue étrangère, disait Roland Barthes. »

L'histoire a bousculé les mots, mais dans les anciennes colonies, le rapport des forces n'a guère basculé. Si l'indépendance a théoriquement rendu aux peuples la liberté de choisir leur destin et leur langue, elle n'a pu effacer d'un trait une situation acquise au fil des ans, et très variable selon les régions concernées.

En Afrique noire, le français ou l'anglais, selon les zones d'occupation, a été dans un premier temps la solution la plus simple pour surmonter les obstacles à la communication que représentent les multiples langues locales et orales. Ces peuples réclament maintenant leur droit à l'alphabet.

A Haïti, le problème se pose différemment. Le créole est une langue à part entière. Langue nationale, écrite, elle est maintenant enseignée dans les écoles. Situation récente, puisque auparavant les Haïtiens apprenaient à écrire en français. Pour les écrivains haïtiens, le problème de la langue dominée et dominante ne se pose plus. Le français leur est nécessaire pour deux raisons : il est leur fenêtre, leur ouverture sur le monde, leur langue de dialogue. Il est une part de leur culture, présente depuis deux cents ans et qu'ils tiennent à brandir pour défendre leur identité face au trop encombrant voisin américain.

Le Maghreb connaît une situation linguistique différente puisqu'il a sa langue écrite, internationale et l'une des plus anciennes au monde. La domination politique française a



J.-C. GADMECIRIC

disparu, laissant ses séquelles : une déstructuration des cultures et de la langue d'origine ainsi qu'une fonctionnalisation du langage, le français étant la langue écrite aux dépens de l'arabe littéraire, moins répandu et d'un arabe parlé dialectal. Cette civilisation est devenue orale, non par absence d'alphabet, mais par le nombre élevé de ses analphabètes.

Pour des raisons historiques complètement différentes, des auteurs étrangers écrivent donc aujourd'hui en français. Ils ont choisi cette langue, tout en étant bilingues, pour plusieurs raisons.

Pour les exilés en France, c'est le seul moyen d'être lus dans leur pays d'immigration, à moins d'être traduits, ce que les éditeurs rechignent à faire. Ils sont aussi assurés d'une diffusion plus large. Des raisons de fond également. Le Grec A. Kédros faisait très justement remarquer la difficulté qu'il avait éprouvée lorsqu'il avait essayé de réécrire en grec, car un travail d'approfondissement du langage s'effectue au fil des livres. « La langue nous choisit », remarquait-il très justement.



La réinsertion

le français dans les camps de réfugiés cambodgiens.

Leopold Sedar Senghor, Sénégalais, académicien, et Georges Shéhadé (à droite), Libanais et poète mondialement connu. Un point commun : le français.



M. LOUNESGAMMA

UN LIEU D'IDENTITES MULTIPLES.

Pour les Algériens dont la première langue scolaire a été le français, son choix représente la solution la plus facile. Comme le reconnaît Tahar Djaout : « Je n'ai pas fourni l'effort nécessaire pour ne pas écrire en français ».

Certains l'ont fait et ont décidé à l'indépendance de cesser d'écrire dans cette langue. Depuis trente ans, un débat passionné se déroule entre arabophones et francophones. Sans passer « d'un camp dans l'autre », un certain nombre de Maghrébins ont choisi le bilinguisme.

Le Tunisien Tahar Bekri reconnaît vivre cette double écriture comme un enrichissement lui permettant une ouverture.

Mais pour tous les auteurs présents à ces récentes journées francophones, le vrai débat se situe au-delà du matériau linguistique : il est au niveau du contenu.

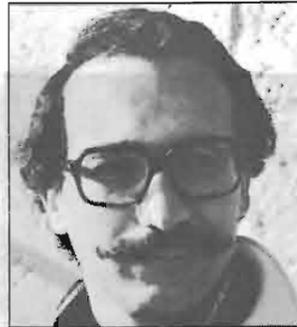
Comme Roland Barthes qui disait : « Toute langue s'écrit dans une langue étrangère », ils pensent que les langues sont multiples, variables selon les régions, les écrivains et même d'une œuvre à l'autre. Chacun s'approprie la langue,

la recrée, la fait sienne et par sa syntaxe, sa morphologie et son imaginaire la rend berbère, belge ou haïtienne. Comme le dit T. Bekri : « Nous écrivons le français, pas en français ; en écrivant français, je pense parfois en arabe et inversement. »

Le français sert aussi à publier des œuvres impubliables dans les pays d'origine ; une manière d'échapper à la censure qui touche, par exemple dans les pays musulmans, la politique, l'érotisme et la désacralisation du monde. L'Egypte n'avait-elle pas interdit, il y a quelque temps, les magnifiques *Mille et Une Nuits. Le Pain nu*, du marocain M. Choukri, roman sans concession, écrit en arabe, n'avait pu être édité qu'à compte d'auteur. Traduit par T. Ben Jelloun, il a été publié chez Maspéro.

Quel que soit leur nationalité, la langue dans laquelle ils s'expriment, les écrivains des pays sous-développés lancent le même cri : ils sont orphelins de lecteurs. 60 % à 90 % d'analphabètes, des taux désespérants. J. Métellus parle d'un drame : « On écrit le vivant d'un peuple qui ne le lira pas. »

Ecrivain, Algérien, 33 ans, écrirait livres en français



Jeune romancier algérien, né il y a 33 ans en Kabylie maritime, sur la « corniche » près de Bedjaïa, Tahar Djaout vient habiter la Kasbah d'Alger dès l'âge de trois ans. Mathématicien de formation mais passionné d'écriture et de lecture, il s'est très tôt forgé une culture littéraire

personnelle en lisant Camus (celui, « dionysiaque », de Noces qu'il voit aujourd'hui d'un œil plus critique), Faulkner et le Marocain Mohammed Khair-Eddine l'ont marqué à un moment donné de sa vie. En France depuis deux ans, Tahar Djaout vient de publier au Seuil son troisième roman, *L'Invention du désert* (1).

Il retournera bientôt à Alger. Djaout, Sehrane et Mella : trois Maghrébins francophones qui ne sont, bien sûr pas représentatifs de toutes les composantes de la francophonie, mais traduisent bien le va et vient culturel et/ou géographique qui la détermine.

Différences : Votre dernier roman, *L'Invention du désert*, vient après plusieurs livres. Pouvez-vous nous dire quelques mots sur votre carrière d'écrivain ?

Tahar Djaout : J'ai d'abord publié deux recueils de poèmes : *Solstice barbelé* (Ottawa, 1975) et *L'Arche à vau-l'eau* (Paris, 1978). Mon premier roman, *L'Exproprié*, est sorti à la SNED, à Alger, en 1981, de même qu'un livre de nouvelles, *les Rets de l'oiseleur*, en 1983.

Pour moi, *L'Exproprié* est un peu un texte inaugural. C'est aussi un texte très éclaté. Il relate un voyage du narrateur dans un train-tribunal qui transporte des inculpés dont chacun est descendu à la gare que lui assigne son verdict. Le narrateur, lui, ne sait pas pourquoi il se retrouve parmi eux jusqu'à ce que, en fouillant dans sa mémoire, il débusque la trace d'un ancêtre qui était un bandit. C'est, partant de ce repère parental, un jaillissement de souvenirs et d'interrogations : sur l'enfance, sur le territoire, sur l'exil.

Différences : Et les *Chercheurs d'os* (2) ? Je me souviens de la forte impression qu'il a produite lorsqu'il est sorti à Paris.

T.D. : Écrit en Algérie, ce livre n'y a malheureusement pas été diffusé. En France, où de nombreux Algériens ont également pu le lire, je crois que beaucoup ont apprécié son humour anticongriformiste inhabituel pour traiter du « patrimoine héroïque » de la guerre d'indépendance. C'est une expérience personnelle qui m'en a donné l'idée : après l'Indépendance, je suis parti, comme beaucoup de mes compatriotes, à la recherche des restes d'un oncle tué pendant la guerre pour lui donner une sépulture décente. C'est une expérience que de nombreux Algériens ont connue. Mon héros, un adolescent, au lieu de découvrir la vie, que la liberté nouvelle du pays et sa jeunesse lui promettaient, est au contraire orienté vers la mort.

Différences : *L'Invention du désert* est encore tout frais de l'encre de l'imprimeur. On y trouve une errance transmaghrébine symbolisée par le réformateur almohade Ibn

Toumert, farouche et fanatique qui fondera une brillante dynastie maghrébo-andalouse, que vous traitez cependant avec irrévérence. Qui est le héros ici ?

T.D. : Dans ce livre, j'ai tenté de faire passer une grande hantise de l'errance, des grands espaces, un voyage affectif. Peut-être le fait d'être resté de nombreux mois sans revoir l'Algérie y était-il pour quelque chose ? La « ville froide » que je décris ici, c'est-à-dire Paris, est un désert de solitude parallèle aux déserts géographiques d'Afrique du Nord et d'Arabie.

Si j'ai choisi l'histoire d'Ibn-Toumert, le réformateur qui serait de nos jours marocain et algérien à la fois, ce n'est pas, en effet, par sympathie particulière pour son intransigeance mais plutôt pour rêver, à travers lui, avec nostalgie, sur un Maghreb du passé parsemé de villes brillantes, pour m'interroger sur l'identité maghrébine.

Différences : Vous écrivez en français. Est-ce pour vous la langue de l'ancien colonisateur, un outil moderne qui permet de communiquer sur une grande échelle, une francophonie profonde et/ou utilitaire ?

T.D. : J'écris en français pour des raisons historiques connues. A l'instar de la majeure partie des Algériens de plus de trente ans, le français a été ma première langue scolaire. Mais je ne me sens pas pour autant en porte-à-faux avec ma société. Ayant toujours vécu en Algérie, ayant une maîtrise que je pense parfaite à la fois de l'arabe et du berbère, je me sens tout à fait à l'aise dans la fréquentation quotidienne de la culture de mon peuple, c'est-à-dire la culture arabo-berbère.

Ce n'est pas parce que j'écris dans une langue qui n'est pas ma langue maternelle que je dois être considéré comme une curiosité et enfermé dans une seule question qui n'est en fait qu'une façon d'éviter les questions essentielles que l'on pose habituellement aux écrivains.

Vous parlez de francophonie. Je n'ai pas beaucoup de sympathie pour les concepts globalisants, surtout lorsqu'ils prétendent canaliser et embrigader quelque chose d'aussi complexe, d'aussi individuel, d'aussi rebelle que l'écriture, exercice d'exigence et de liberté par excellence. Je suis Algérien, j'écris à partir de l'Algérie. Le faisant en français, je ne me sens pas solitaire, je suis dans le « compagnonnage » fraternel de mes compatriotes qui ont écrit dans cette langue : Dib, Feraoun, Amrouche, Mammeri, Kateb, Bourboune, Mimouni, pour ne parler que de ceux-là. Je préfère cependant m'en tenir à ma manière personnelle de vivre la langue. Comme le dit si sarcastiquement Cioran : « Dès que je sors du je, je m'endors ». C'est une formule que je fais mienne quant à l'aventure littéraire. Cette aventure, je l'ai personnellement voulue hors des cloisonnements et des cadastres. Je l'ai voulue clandestine. Ecrivain dans une langue qui n'est pas la langue nationale de mon pays, je me sens presque conforté dans cette clandestinité qui me plaît tant, je vais encore plus loin dans cet exil inhérent à tout écrivain. □

Propos recueillis par YVES THORAVAL

(1) Tahar Djaout, *L'Invention du désert*, éd. du Seuil.
(2) Les Chercheurs d'os, éd. du Seuil.

LES ENFANTS DES RUES ETROITES

Abdelhak Serhane, enseignant marocain né en 1950, auteur d'une thèse sur la sexualité des jeunes Marocains en milieu traditionnel avait déjà fait parler de lui avec Messaouda, (éd. du Seuil, 1983, Prix des radios libres 1984), dans son deuxième roman *Les enfants des rues étroites* (même éditeur) se penche sur des êtres qu'il connaît bien : les adolescents livrés à eux-mêmes, dans les rues des villes marocaines d'aujourd'hui.

Avec violence, son écriture comme speedée au Kif, Serhane décrit ces jeunes vies dont certaines sont brisées à jamais par la brutalité d'adultes eux-mêmes disloqués par la vie. L'auteur dénonce sans fard, ce qui n'est pas évident dans une société à mi-chemin entre le patriarcat et la modernité sauvage, la tyrannie haineuse des pères (comme dans Messaouda déjà), contre leurs épouses et leur progéniture.

Il dresse également un procès, celui d'une modernité plaquée, avec ses bureaucrates parasitaires, son administration corrompue et la pesanteur de la vie, dans une ville de la province marocaine, avec sa faune nocturne et paumée. Dur, dur, parfois, ce désespoir halluciné, éclairé par l'amitié qui lie les enfants des rues étroites, une amitié qui survit aux trahisons : un romancier lyrique et fécond ! □

Y. T.
Les Enfants des rues étroites, par Abdelhak Serhane, éd. du Seuil.

LE CONCLAVE DES PLEUREUSES

L'auteur, tunisien, de ce récit, Fawzi Mellah, a écrit des pièces de théâtre et un essai sur l'unité arabe (*L'Harmattan*). Il a, visiblement, ici, dans son premier roman, *Le Conclave des pleureuses*, été saisi par le feu sacré du conteur pour, dans un savant désordre baroque, déverser sur le papier une histoire, ou, plutôt une fable faite de rumeurs, sur des viols qui auraient été commis dans une ville arabe anonyme d'aujourd'hui, avec, pour figure centrale, un sage, simple et fou, objet d'une vénération ambiguë de la part des femmes.

C'est, en fait, une mise à nu du désir sexuel et, peut-être, de la place des femmes dans une société où elles forment une contre-société de moins en moins décidée à rester dans l'ombre.

Le tout sur un fond d'anecdotes échevelées qui appartiennent autant au conte arabe traditionnel qu'à une réflexion bien d'aujourd'hui sur les bouleversements inéluctables, structurels et mentaux, qui accompagnent l'accouchement, dans le bruit et la fureur d'une vie nouvelle encore à définir.

Dans ce déluge de mots, on voit tout le parti que tire notre vieille langue française à être malaxée par un écrivain qui la connaît parfaitement, tout en la pliant à des sensations nées au plus profond d'un autre imaginaire. □

Y. T.
Le Conclave des pleureuses, par Fawzi Mellah, éd. du Seuil.

L'urgence - mais non la priorité absolue, car on ne mange pas à sa faim en Haïti - est d'apprendre aux gens à lire, et dans la mesure du possible leur langue.

Alors, la francophonie, la langue française ? Bien sûr, étant partout dans le monde en contact avec d'autres langues, elle sert au dialogue entre les cultures. C'est d'ailleurs un élément de dynamisme pour elle : parmi les mots nouveaux créés chaque année, de nombreux viennent des pays francophones. Mais il ne s'agit pas « de défendre la langue française ni d'assurer l'avenir du français » comme le répètent les discours officiels. Le français, langue des affaires, des sciences, des techniques... Pourquoi ? Un show télévisé au Salon du livre effectuait un laborieux tour du monde, de la Nouvelle-Orléans à Moscou en passant par Tokyo, tentant de ramasser les fils d'un français dont la trame s'effiloche lentement...

La France n'a pas à être, même au présent, un centre mais un carrefour culturel. Ce qui n'empêche pas aux pays d'essayer de dialoguer entre eux sans passer par ce pont français auquel ils sont trop habitués.

Ecrivains africains et nord-africains déploraient, au stand de la francophonie du livre, de ne pas se rencontrer sur leur continent. Ce détour par l'Hexagone semblait d'ailleurs d'autant plus superflu que parmi les rencontres organisées par le ministère des Affaires étrangères, aucune ne prévoyait la présence d'un écrivain français ! Mais ce n'est pas du jour au lendemain que, l'on change de destination, passant du sud-nord au sud-sud.

Les mots ne sont pas seulement des idées, mais aussi des produits et la langue pas seulement une patrie, mais aussi une industrie.

« Le français est le lieu d'identités multiples », dit le poète haïtien Emile Génouvrier. Langue du non-alignement, elle permet à de nombreuses voix de se faire entendre. Son influence est et demeurera plus ou moins importante selon la vigueur des langues nationales, auxquelles elle se substitue actuellement pour pallier un manque et éviter le grand silence. C'est pourquoi sa progression dans les pays développés est très lente (au Québec) alors qu'il en est tout autrement en Afrique noire (lacune des langues locales, mais aussi progrès certains en matière de scolarisation et explosion démographique).

Mais évitons les malentendus : pour la France, la francophonie peut se présenter comme un but : garder une influence culturelle, commerciale, économique... Maintenir son rang dans le concert des langues internationales face au concurrent principal, l'anglais. « Car les mots ne sont pas seulement des idées, mais aussi des produits, et la langue pas seulement une patrie - ou une francophonie - mais aussi une industrie. » 88 pays reçoivent la presse française avec environ 130 millions de journaux par an... Et l'on pourrait multiplier les exemples. Pour les pays concernés, la francophonie doit rester un moyen, un trait d'union entre un passé où leur culture et leur langue étaient prisonnières et un futur qui verra une renaissance de celles-ci ; ou l'art de transformer la langue de l'opresseur en langue de liberté. Kateb Yacine disait du français : « Nous utilisons l'arme et nous la retournons ! » □

ELISABETH CHIKHA

(1) La francophonie regroupe l'ensemble des peuples parlant le français, soit comme langue maternelle (France, Québec, Belgique, Suisse), soit secondaire (dans les régions anciennement colonisées : Afrique, Moyen-Orient, Caraïbes). Il y a aussi des francophones dans des pays qui ne le sont plus, comme l'URSS et les pays de l'Est.

Français : le bon et les méchants



La scène se passe dans la salle des professeurs d'un collège de banlieue. Sur le tableau, la photocopie d'une lettre de demande d'embauche, signée d'un nom très probablement africain et adressée au Felix Potin local. Tous ceux qui la lisent se tordent de rire, tant la disproportion est grande entre le caractère de l'emploi sollicité (magasinier) et le style ampoulé utilisé, fleuri de « *subsé- quement* » et de « *présentement* ».

Il faudra attendre l'intervention d'un professeur antiraciste pour que disparaisse le papier. C'est dire si la langue est un signe qui ne trompe pas et qui rend compte, aussi bien que n'importe quelle statistique, d'une situation d'inégalité. Le français de cet Africain était parfait, plus que celui des rieurs, parce qu'apparis à l'école, et au moins autant que celui des Canadiens qui, lui, ne fait pas rire, mais soulève la tendresse respectueuse des francophones de France. Il faut dire que le Canada et le Mali n'ont pas le même PNB.

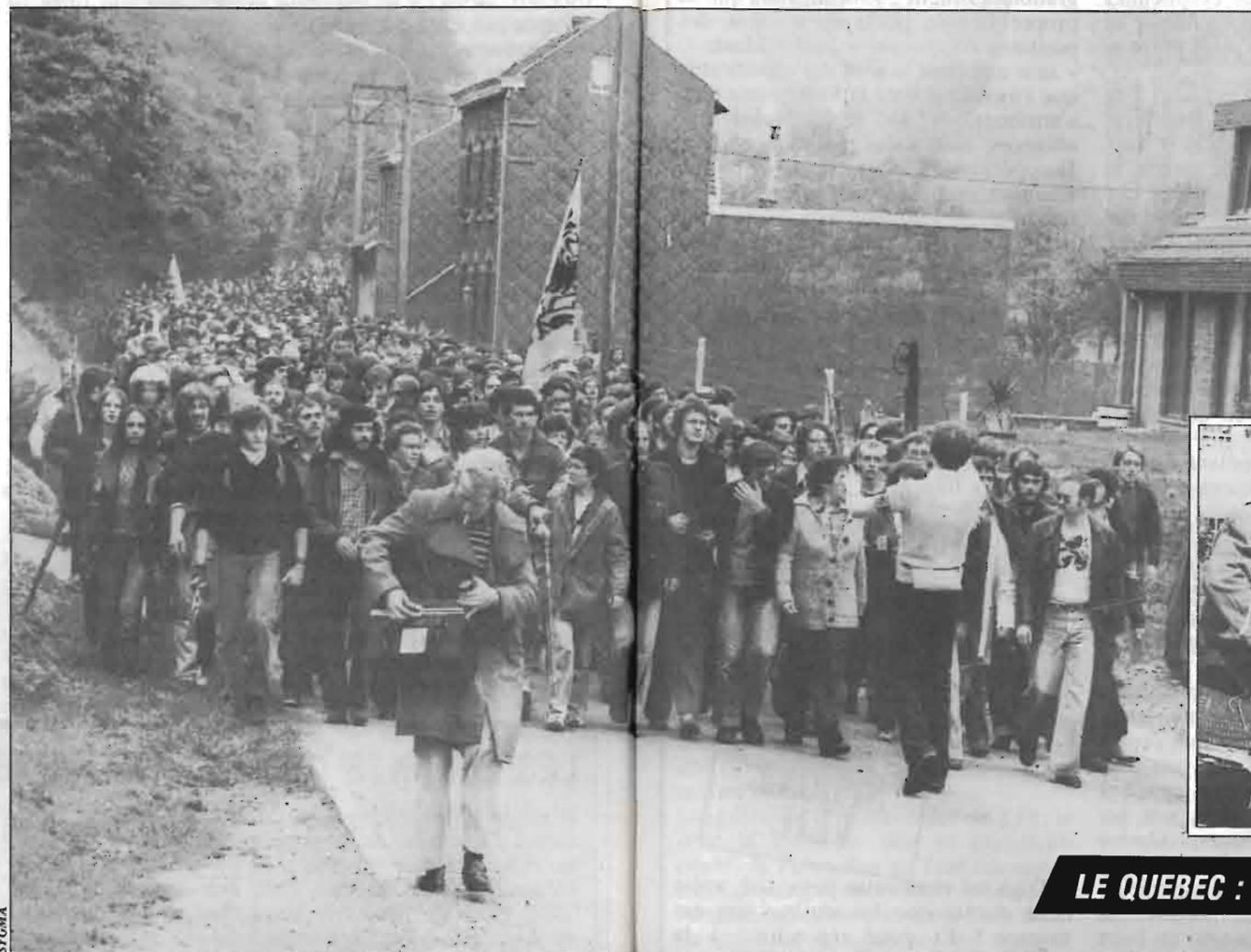
Les Antilles sont les seules « colonies » à s'être approprié le français pour créer leur langue, le créole.

Les Français, à la différence de nombre d'autres pays du monde occidental, sont extrêmement frileux de leur langue. Il suffit d'assister à n'importe quel congrès international pour comprendre pourquoi l'anglais a pris tant d'importance : c'est qu'on n'a pas craint de le « confier » à d'autres peuples qui l'adaptent à leur guise.

Autre anecdote : dans les couloirs de l'ONU à Vienne, cette réflexion d'un haut fonctionnaire autrichien, dans un anglais au moins aussi fautif que le mien : « *Vous m'excuserez de ne pas vous parler français, je crains de commettre quelques fautes.* » Le français fait peur, ou plutôt, ses gardiens.

Pourtant, le français, comme beaucoup d'autres, est une langue née du mélange. On a déjà souligné dans les colonnes de ce journal l'importance des apports étrangers dans notre langue. Mais, autant un écolier anglais saura très jeune ce que sa langue doit au français, autant il ya de fortes chances pour qu'un écolier français ignore les apports étrangers. C'est que depuis Louis XIII et l'Académie française, et la tendance n'a fait que se confirmer ensuite dans le jacobinisme des Républiques successives, on estime qu'il n'y a qu'un français, le bon, et qu'il faut pourchasser les méchants : d'abord, les langues régionales, puis les simples patois, puis les langues vernaculaires des colonies.

Depuis 1635, il existe en France des instances chargées de surveiller la langue. Elles ont même tendance à se multiplier. A côté de l'actuelle académie, dont on oublie parfois qu'elle est toujours chargée de dire, comme le Conseil d'Etat pour les lois, ce qui est conforme ou non dans la langue, il existe un Haut Commissariat à la langue française, et même maintenant un secrétariat d'Etat à la Francophonie.



Les extrémistes flamands manifestent : la Belgique est déchirée par une guerre des langues. Enjeu économique ?

Ouagadougou : le Burkina-Faso hérite de la langue du colonisateur et fait sa révolution. Enjeu politique.



LE QUEBEC : ON SOURIT, L'AFRIQUE : C'EST PETIT NEGRE

On remarquera au passage que tout cela aussi est politique : le fait de choisir une Antillaise pour diriger ce ministère, sert surtout à dire, au-delà de la langue, que les DOM-TOM ne peuvent prétendre à l'indépendance, oubliant d'ailleurs qu'ils sont les seules « colonies » à s'être approprié le français pour créer une langue, le créole, « vraie » langue puisqu'elle peut se comprendre des Antilles à la Réunion, malgré des milliers de kilomètres de distance et l'absence de lien réel.

Au temps coloniaux, l'instituteur républicain a été chargé d'une mission de maintien de l'ordre au moins aussi importante que le missionnaire ou la troupe, puisqu'il devait non seulement apprendre aux Africains que leurs ancêtres étaient gaulois, ce qui, après tout, n'était pas le plus grave, dans la mesure où les enfants africains étaient parfaitement capables de se rendre compte que cela était faux, mais surtout le leur apprendre en français.

C'est grâce à cet instrument de puissance que le français peut encore être parlé dans le monde par près de 150 millions

de personnes, la langue ayant été imposée comme « langue de communication » entre les les ethnies différentes, en Afrique noire, même et surtout là où des langues africaines étaient suffisamment répandues pour tenir ce rôle. Presque trente ans après la décolonisation et malgré l'aide de l'UNESCO à divers programmes, la plupart des Etats africains en sont encore à mettre en place les premières écoles en langue locale.

Ne récoltant d'ailleurs en cela que la méfiance des Français et de certaines élites locales : on n'en veut pour preuve que le tollé provoqué régulièrement par l'Algérie dans la presse française à chaque fois qu'un nouveau pas est franchi dans l'arabisation de l'enseignement, toujours suspecté en France d'ouvrir la porte à l'intégrisme. Toute atteinte à la suprématie relative du français est ressentie comme une injure.

Au même moment, et pour des raisons exactement symétriques, on s'insurge en France contre la pénétration de plus en plus grande de l'anglais dans notre langue. Une

chaîne de télévision a créé naguère un groupe de travail d'enfants chargés de proposer des substituts aux anglicismes importés. Le Haut Commissariat à la langue française (qui partage cette appellation avec le Haut Commissariat à l'énergie atomique) publie régulièrement et le plus sérieusement du monde des listes de substituts français.

Un seul détail, cela ne marche jamais : c'est qu'on ne freine pas une langue qui change. D'autant plus, comme le remarque Orlando de Rudder (1), qu'un anglicisme, une fois importé, n'en est plus un, mais devient un mot étranger adapté au français. Parking n'est pas plus anglais qu'al-gèbre n'est arabe. Beaucoup de Français progressistes crient au loup et à l'impérialisme américain, mais, de fait, on emprunte toujours à qui on connaît le mieux et on peut parier que si les Russes ne s'étaient pas arrêtés à Berlin, on ne dirait pas fast-food mais... Mais quoi, au fait ?

(suite p. 42)

L I V R E S

D'ICI ET D'AILLEURS

SAGA. *Des enfants et de chats*, de Fawzia Assaad, nous conte l'histoire d'une famille égyptienne musulmane, depuis le début du siècle. La lente émancipation des femmes égyptiennes tient dans ce roman, tout en finesse et en touches délicates, une place prépondérante.

Farid, le père, a deux enfants d'un premier mariage : Chafik et Rawheya. De son mariage avec Farida, il aura deux jumeaux : Moheb, le garçon et Rawya, la fille... Deux jumeaux que tout semble opposer et qui, pourtant, ne peuvent vivre l'un sans l'autre. Ainsi, Moheb, de retour du Nouveau Monde, s'aperçoit que sa sœur, devenue journaliste et qui milite pour les droits des femmes, est devenue une personne complètement autonome, libre de rire, de plaisanter de travailler avec d'autres hommes, ce qui heurte son sens de l'honneur.

Document historique, mêlant étroitement mythes et superstitions à la réalité, *Des enfants et de chats* porte un regard tendre et lucide sur la situation économique et politique en Egypte, du début du siècle à la mort de Sadate. □

Des enfants et de chats, de Fawzia Assaad. Editions Pierre-Marcel Favre.

SANS VOILE. Isma et Hajila sont les deux épouses du même homme. Isma, la première épouse, celle qui depuis longtemps déjà vit sans entraves, celle qui a su larguer les amarres, parle à Hajila. Elle lui confie tout : son enfance, ses rêves, ses amours... *Ombre sultane*, de Assia Djebar nous conte de façon tendre, poétique et désespérée, la lente émancipation de Hajila, la deuxième épouse. Hajila qui, un beau jour, se décide à « lever le voile » millénaire et à explorer, rue après rue, la grande ville qui s'étend sous ses yeux, tout en bas de son appartement ultramoderne situé au huitième étage.

Oser enlever le voile, défier le concierge et s'exposer « nue » aux regards des autres lorsqu'on a vécu toute sa vie en recluse relève de la plus folle témérité. Fragile, apeurée, frémissante, ignorante, émerveillée, Hajila s'aventure... Plus personne, jamais, ne pourra s'opposer à son désir. □ J. T.

Ombre sultane, de Assia Djebar. Editions Jean-Claude Lattès.

CONTROLE. Attention, voici les aventures d'un cadre parisien qui se voit confier une mission inhabituelle : le contrôle des comptes de la caisse guadeloupéenne de retraite. *La Nuit créole* a

pour théâtre Pointe-à-Pitre et le monde des békés. Tout un monde... □

La Nuit créole, éditions Presses de la Renaissance.

AMOUR PLATONIQUE. Elle agace. Elle agace parce que son sens de la justice sociale, ses positions sur l'immigration la situent à gauche, alors que sa propre famille politique soutient des positions contraires. « *Indépendante* », « *sans ambition* », sont des qualificatifs que l'ex-ministre de la Santé aime bien s'attribuer, même si la réalité des alliances électorales (on l'a vu aux Européennes) et des intrigues de palais, viennent régulièrement infirmer cette image angélique. Ou bien Mme Veil, irrémédiablement femme, irrémédiablement juive, fait-elle de nécessité vertu ?

En tout cas, elle force l'admiration. Parce qu'elle est revenue vivante d'Auschwitz. Parce qu'elle a lutté pieds et poings – encore une fois contre ses amis politiques – pour que les femmes, enfin libérées des sujétions biologiques, deviennent des sujets à part entière dans la loi française.

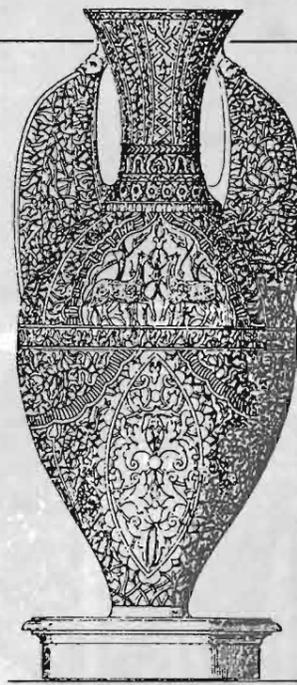


D'où lui vient cette pugnacité, voire cette dureté que lui attribue son entourage ? Et pour répondre – à la juive – à cette question par une autre... Comment fait-on pour réussir dans la vie quand on est femme et juive ?

Vous saurez tout – ou presque – en lisant la biographie *Une femme*, Simone Veil, bien documentée, bien écrite, ni pamphlétaire, ni thuriféraire du journaliste Michel Sarazin. Où il apparaît au travers de son échec politique national que la France se contente d'aimer Simone Veil de loin. Platoniquement. Le réformisme, en tant qu'idéologie, n'est décidément pas indigène à la culture politique française et, comme le dit si bien Michel Sarazin : « *Les Français aiment les personnalités politiques telles qu'elles devraient être, mais les élisent telles qu'elles sont...* » □

RENEE DAVID

Une femme, Simone Veil, par Michel Sarazin, éditions Robert Laffont.



Vase arabe de l'Alhambra.

TOUT UN ART. Qu'est-ce qui fait que l'on identifie immédiatement une mosquée, certains types de palais, une organisation de la cité, des céramiques, des textiles, des bijoux, des jardins même, comme étant islamiques ? Comment, seulement cent ans après la mort de Mahomet, des dizaines de peuples, des millions d'hommes et de femmes, des frontières de la Chine à l'Andalousie, en passant par la Syrie, l'Irak, l'Egypte, le Maghreb, la Sicile, musulmans pour la grande majorité, mais également chrétiens, juifs et zoroastriens ont-ils pu se sentir appartenir à une culture, à une organisation de la vie sociale commune ?

Oleg Grabar, de l'université de Yale, se pose la question dans sa magistrale étude, *La Formation de l'art islamique*, enfin disponible en français (traduite de l'anglais par notre ami Yves Thoraval). Ce classique de référence sur le sujet, tente de montrer, en analysant la démarche idéologique, politique, et surtout esthétique, des descendants immédiats des cavaliers musulmans surgis des déserts d'Arabie, confrontés à des civilisations très supérieures à la leur sur le plan matériel, celle des Perses sassanides vaincus et, surtout, celle des puissants Byzantins, localement battus. Faisant œuvre d'historien de l'art (d'historien tout court), Grabar part de la quasi-virginité artistique des Arabes nouvellement venus. Ce qui n'était pas le cas d'autres Arabes, installés depuis plusieurs siècles dans le Croissant Fertile, souvent chrétiens et créateurs des civilisations de Palmyre, Petra, Hira, etc.

Puis il montre l'élaboration, d'après leur génie propre (très marqué par l'interdit sémitique de la représentation

des hommes et de la nature, en relief et d'une manière réaliste) de formes esthétiques propres à l'Islam, destinées à la fois à intégrer celui-ci au patrimoine plus ancien de la région et à affirmer la prééminence de la nouvelle religion, venue sceller le message du judaïsme et du christianisme.

De la période considérée ici, les grands noms sont la Damas des Omeyyades, la Bagdad des Abbassides, Cordoue, Kairouan, Boukhara, période particulièrement importante pour la naissance des grandes formes d'art islamique comme la calligraphie, la céramique, l'architecture, l'art de la cour, etc.

Cet itinéraire passionnant, savant, parfois un peu ardu à suivre fait de ce livre un guide artistique des quatre premiers siècles de l'une des plus brillantes civilisations du monde dont, heureusement, beaucoup de témoignages subsistent en très bon état, et tout près de nous. □

PATRICK BORGEL

La Formation de l'art islamique, par Oleg Grabar, traduit de l'anglais par Yves Thoraval, éditions Flammarion.

LA QUETE. Oyez, oyez bonnes gens, sonnez tambours et trompettes. Mèmed le Mince est de retour... *Le Retour de Mèmed le Mince*, de l'écrivain turc Yachar Kemal, tient à la fois de l'épopée, du roman historique, du conte populaire et du roman d'aventures. Mèmed le Mince vient de tuer le puissant Ali Safa bey ; les riches tremblent et se terrent.

Tout un peuple, faisant fi des menaces et des tortures protège son héros, le mystérieux et mythique Mèmed. Qui est donc ce brigand d'un type nouveau, ce justicier qui assassine les riches pour donner aux pauvres ?

Le Retour de Mèmed le Mince peut se concevoir comme un roman initiatique. Un seul combat obsède le jeune brigand : la quête de la pureté. Hélas, n'est pas pur qui veut et Mèmed, malgré son désir d'abandonner le métier de brigand et de vivre – enfin heureux et tranquille – avec la belle Seyrane, son épouse, a bien du mal à échapper à son destin. A quoi peut donc servir de supprimer de sanguinaires beys ou de tyranniques aghas si, aussitôt, surgissent une dizaine, voire une centaine, de notables prêts à les remplacer ?

Les personnages qui émaillent ce récit haut en couleurs constituent une véritable galerie de portraits. On y retrouve la mère Huru, toute vouée à l'admiration de son fils adoptif, la belle Seyrane, que Mèmed épousera vers la fin du roman ; Ali, le Boîteux, espion habile et fidèle, entièrement dévoué à Mèmed, Mourtaza agha, le lâche, prêt à

toutes les bêtises. Le merveilleux côtoie la réalité en la personne de Petite-Mère Sultane, la gardienne de l'hospice des Quarante-Yeux, sans oublier le terrible alezan, l'alezan magique de Mèmed qui hante la forêt...

Un gros livre, riche et dense, qu'il faut déguster tranquillement, sans hâte aucune, en savourant la richesse de la langue et la beauté de la traduction. □

JOELLE TAVANO

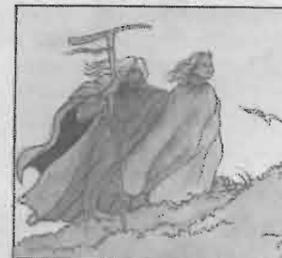
Le Retour de Mèmed le Mince, de Yachar Kemal. Editions Gallimard, collection Du monde entier. Traduit du turc par Munevver Andac.



Yachar Kemal.

PSY. Que se passe-t-il lorsque nous lisons une bande dessinée ? Pourquoi certains en sont familiers et d'autres pas ? Quels sont les effets sur la vie psychique de ce type de lecture ? Après avoir étudié la bande dessinée du point de vue de son créateur dans *Tintin chez le psychanalyste*, l'auteur, qui a réalisé la première thèse de médecine en bande dessinées, présente ici ses recherches consacrées au lecteur de BD. □

Psychanalyse de la bande dessinée, par Serge Tisseron, éditions PUF.



Vous aimez la BD ? Pas clair. Allongez-vous !

TEMPS. Le dernier numéro de la revue *Traverses* est consacré aux lieux de la mémoire, qu'il s'agisse des images publiques (Paul Virilio), du théâtre (Georges Banu), mais aussi des statues de l'île de Pâques (Marc Le Bot). Ce numéro très éclectique comporte également des textes de Tahar Ben Jelloun (*les Pierres du temps*) et de Umberto Eco (*Un art d'oublier est-il concevable ?*) et un poème de Tristan Cabral sur Beyrouth. □

Traverses 40 : Théâtres de la mémoire, édité par le centre Georges-Pompidou et diffusé par les éditions de Minuit.

B. G.

FM

HAUTE TENSION

**LES RADIOS COMMUNAUTAIRES EN PERIL ?
40 FREQUENCES FM DISPONIBLES
ET PLUS DE 300 DEMANDES.
QUE VA FAIRE LA CNCL ?**

L'Amicale des auditeurs et amis de *Radio Mango* vient de se constituer à Paris pour apporter un soutien moral, technique et financier à l'une des composantes de *Tropic FM*, *Radio Mango* qui estime son existence menacée.

C'est, en effet, en mai que la CNCL procédera à l'examen des demandes de dérogation des radios locales privées pour Paris et l'Île-de-France. La CNCL envisage des coupes sombres parmi les fréquences jusque-là attribuées. Pour ce faire, une méthode simple, entre autres plus sophistiquées : ne recevoir qu'un seul interlocuteur par dossier de

candidature. Un vrai péril pour les radios communautaires qui rassemblent autour du même émetteur, jusqu'à six, voire sept radios différentes. Ainsi, *Tropic FM* regroupe six radios qui émettent par tranches de 24 heures et se partagent le dimanche. Il s'agit de *Radio Cocotier*, *Diaspora 2000*, *Radio Dom*, *Fréquence Tropicale*, *Radio Mango* (1), *Neg' Marron* (2).

Or, ce partage des ondes ne s'exerce pas sans mal, car des options radiophoniques différentes et aussi des opinions politiques diverses provoquent des dissensions. Celles-ci se traduisent au plan financier par des ambitions nettement commerciales. Ainsi, *Radio Cocotier*, *Fréquence Tropicale* et *Neg' Marron* justifient l'injection en force de la publicité comme moyen d'existence privilégié. En revanche, une autre composante se détermine par rapport à des choix culturels précis autour d'un réseau communautaire et associatif. *Tropic FM* n'est pas un cas isolé : d'autres radios communautaires sont confrontées à des problèmes identiques : radios juives et beurs, dont la plupart fonctionnent de la même façon.

« *Le temps de l'anarchie est révolu. Il s'agit d'une remise en ordre : plus d'un tiers des radios fonctionnant sur la FM aujourd'hui, le font sans dérogations. C'est illégal* », affirme-t-on rue Jacob, au siège de la CNCL. Ces réflexions choc suscitent naturellement des inquiétudes parmi les rares organes des communautés étrangères émettant sur le sol national.

L'organisation des attributions et le choix des candidats se dérouleront comme suit : 4 mai, dépôt des dossiers

de candidature ; 15 mai, publication de la liste des candidats retenus ; fin mai : élaboration du plan de fréquence. Puis commencera l'audition des candidats. Les examens financiers, examen du projet culturel, du cahier des charges, examen des dispositifs légaux (association, société, SARL...). Les radios qui fonctionneront avec des ressources financières conséquentes amenées par la publicité, le tout saupoudré de culture ont, pour l'instant, une longueur d'avance sur celles qui ont un solide projet culturel au détriment d'un plan financier en béton. Exit la culture ! Exit la différence ! Et que dire de ceux qui misaient sur les radios libres comme moyen d'expression politique !

Les choix des modes d'existence sont donc déterminants et disqualifient d'emblée une approche non-commerciale. Il est inquiétant de constater aussi que ladite commission sélectionnera ses candidats selon ses critères qu'elle fixera *a posteriori*, en l'occurrence « *après que nous ayons vu les candidats* ».

Le 7 avril, le *Journal officiel* a publié quelques règles de programmation : pas de « *diffusion en boucle, la transmission simultanée ou différée de programmes conçus par des prestataires de service ou composés sous leur contrôle sera interdite* ». En revanche, diffusion durant 84 heures par semaine au moins, les programmes originaux devant constituer plus de 20 % du total.

On compte déjà 300 dossiers de candidature pour 40 fréquences en ce qui concerne Paris intra-muros et 40 en Île-de-France ; et l'on constate que la CNCL sait aussi manier le ridicule par la bouche d'Yves Rocca qui souhaite examiner les candidatures « *avec un souci de réciprocité* ».

Ainsi, la communauté portugaise parisienne qui s'inquiétait de savoir si elle obtiendrait une fréquence au vu du nombre de ses constituants, s'est vue rétroquer qu'il faudrait « *qu'il y ait réciprocité* ». Cela signifierait-il l'attribution d'une fréquence à la communauté française de Lisbonne ? On nage en plein délire !

La CNCL souhaiterait « *une expression*

radiophonique pluraliste, combinant à la fois vocation commerciale, vocation communautaire, associative et thématique ». Or, en limitant volontairement le nombre des autorisations à 80, et en ne reconnaissant qu'un seul interlocuteur par dossier, la Commission renvoie les radios communautaires à leurs problèmes internes. La compétition pour l'obtention de la prééminence des pouvoirs à l'intérieur de *Tropic FM* est déjà ouverte et se trouve amplifiée depuis.

De plus, les minorités peu structurées, tels que les Africains, n'ont plus aucune chance de participer à la distribution. Leur maigre intervention à certaines radios était jusque-là en constante régression, du fait d'options politiques assez marquées, mais aussi à cause de tensions pour le contrôle du pouvoir à l'intérieur même de la communauté.

Ainsi, malgré une sensibilité aiguë pour la culture africaine, la capitale se verrait-elle privée de la voix black, la vague antillaise submergeant le tout. Rares sont les autres canaux parisiens qui diffusent aujourd'hui la culture africaine, à part peut-être *Nova*, dont l'aspect branché rebute plus d'un.

Face à une recrudescence des besoins musicaux, à l'élargissement des goûts de la population et la diversité et au nombre des cultures présentes en France, les autorités opposent aujourd'hui des palabres floues qui masquent à peine un souci de contrôle des médias. Le renforcement constant des pouvoirs du gouvernement sous la V^e République passe aussi par la nécessité d'une redistribution orientée des fréquences radiophoniques, en remettant en cause celles qui ne sont pas conformes aux modèles décidés en haut. Les communautés dominiennes ou étrangères en France en ont subi le contre-coup : les mises au placard des « *généralistes* » à *Radio France*, *RFI* et *RFO* en témoignent.

On peut donc réellement prévoir un clash dans la FM : le gâteau à partager est tel que même chez les « *grandes* », les radios-phares, rien ne va plus. Celles qui avaient fait front commun (NRJ, Sky Rock, 95.2, RFM, HIT, FM, CHIC FM, et 103.5) pour discuter avec la CNCL, connaissent aujourd'hui un sérieux revers avec la défection de 95.2, inquiète du monopole national (grâce au relais satellite en province) de ses concurrents. Quant aux radios communautaires, elles sont placées face à cette alternative : s'entendre ou mourir. □

JEAN-LOUIS GAILLARD

(1) *Tropic FM* : 102.3 MHz. Amicale des amis et auditeurs de *Radio Mango* : BP 24, 75013 Paris.

(2) *Informations caribes*, 11 avril 1987.



De gauche à droite : Ruy Guerra, Nelson Rodriguez, Antonio Fagundes, Neville d'Almeida, Humberto Mauro.

C I N E M A

T I O N A L

B R E S I L

Depuis le temps qu'on nous le promettait, voici le Brésil à Paris. On commencera par le cinéma : jusqu'au 13 juillet, 250 films projetés à Beaubourg...

Pour beaucoup d'entre nous, le cinéma brésilien, c'est Glauber Rocha et le *cinéma novo*, dans les années soixante. Nous découvrons en même temps, des images baroques du sous-développement et la musique de Villa Lobos. Nous pouvons ajouter l'extravagante Carmen Miranda, dont Hollywood nous a renvoyé quelques images technicolor. Les années soixante ayant cessé d'être neuves et le *cinéma novo* d'être tout simplement, les écrans français ne montrent plus, ou peu, de films brésiliens depuis belle lurette.

Les 180 films de la salle Garance au centre Pompidou, font toutefois plus que nous rafraîchir la mémoire, ils nous invitent à la découverte d'un continent d'images, guidés par Paolo Antonio Paranagua qui aussi coordonné et rédigé certains chapitres du livre qui accompagne la rétrospective.

Au début du siècle et du cinéma, le Brésil tourne quelque cent films par, mais, en même temps, en Europe et aux Etats-Unis, le cinéma devient une industrie. « *Aucun produit importé ne connut, écrit Paulo Emilio Salles Gomes (1), le succès de fréquentation remporté par tel ou tel film brésilien... Cette floraison d'un cinéma artisanal, nécessairement sous-développé, coïncide dans les métropoles avec la transformation de l'invention en industrie, dont les produits se sont répandus à travers le monde.* »

Le cinéma brésilien est, à cette époque, doublement dépendant : ses modèles

culturels sont européens et la priorité est donnée à des industries sérieuses répondant aux besoins élémentaires. Les années vingt voient se manifester les talents de deux hommes, pères fondateurs du cinéma brésilien : Mauro et Peixoto.

Humberto Mauro, homme du Minas Gerais, établit loin de Rio sa maison de production, à Cataguases. Mauro fait la démonstration qu'on peut fabriquer des films n'importe où, avec les moyens du bord.

Il y a plusieurs films de Mauro à Beaubourg, et surtout son plus beau, *Ganga Bruta*, dont Glauber Rocha, quelque trente ans après, fera un éloge dythirambique, voyant en lui un précurseur du *cinéma novo* : « *Il n'y a pas de temps morts dans Ganga Bruta, mais il y a un temps filmique mu par un rythme intérieur ; il explose, recule, discourt, réfléchit, montre un monde en mutations imprévisibles... Il obtient le cadre réel du Brésil... Dans ce cadre, il ne cache pas la violence de la misère.* »

Mario Peixoto est l'homme d'un seul film, *Limite*. Porté aux nues par Eisenstein et Orson Welles, c'est un film mythique dont jusqu'à une date récente, on ne pouvait voir de copie. *Limite* est à l'opposé du cinéma de Mauro : un homme et deux femmes dans un canot, c'est une histoire de nulle part. « *Le film ne cherche pas à faire brésilien* », écrit un critique de l'époque.

Avec l'arrivée du cinéma parlant et

chantant, les premiers films musicaux font leur apparition. Nationalisme et protectionnisme font bon ménage : on officialise « *le complément national* » qui accompagne les productions nord-américaines. C'est la période de la dictature fasciste de Vargas, avec exaltation du sentiment national, dont les Indiens sont, bien sûr, exclus. Ainsi, *Descobrimento do Brasil*, long métrage de Mauro, produit par l'Institut du cacao de Bahia, montre des Portugais extrêmement bienveillants à l'égard des Indiens et oublie les massacres des débuts de la colonisation.

Mais toutes les côtes de popularité plébiscitent la *chanchada*, le seul genre qui va, selon l'expression de Salles Gomes (1) « *à l'encontre des intérêts étrangers.* » Souvent parodique, la *chanchada* met à distance le modèle américain dont elle s'inspire, intègre des personnages du peuple : chômeur, petit voyou. Seule la télévision, à partir des années soixante, interrompra cette production hégémonique, car c'est elle qui a pris désormais le relais de la « *communication du grotesque* », selon la (1) *Trajectoire dans le sous-développement in le Cinéma brésilien, collection Cinéma Pluriel.*

formule de Muniz Sodré. Autre héros du cinéma brésilien, le cangaceiro, bandit, aventurier, justicier, occupe l'écran pendant des décennies avant d'être récupéré par le *cinéma novo* qui veut l'arracher à ses clichés et lui rendre son visage de héros populaire subversif.

Getulio Vargas se suicide en 1954, le président Kubitschek, qui lui succède, veut développer son pays, pour qu'il fasse le chemin de cinquante années en l'espace de cinq. Tous ces repères de politique, de mouvement des idées figurent dans un tableau (1), de grande utilité à qui veut goûter pleinement ce panorama des films brésiliens. En 1955, Glauber Rocha salue la sortie de *Rio,*

40 degrés, de Nelson Perreira dos Santos. Il s'agit là, pour lui, du « *premier film brésilien engagé* », de veine néo-réaliste, *Rio, 40 degrés* nous fait passer un dimanche dans les favelas. Suivront *la Plage du désir*, de Ruy Guerra, puis *Os fusis* du même, et *Vidas secas*, de Nelson Perreira dos Santos, trois films des années Goulart, période de grandes espérances politiques et de maturation du cinéma brésilien.

Vous n'aurez que l'embaras du choix, à la salle Garance le *cinéma novo* est dans tous ses états. Une autre façon de faire votre sélection est d'aller voir l'exposition qui s'étale tout près de la salle de projection. Laissez-vous séduire par les images immobiles. La face malicieuse de Grande Otelo, acteur noir de génie, vous conduira vers une *chanchada* très célèbre au Brésil, *Macunaima*.

Si vous voulez voir au moins un film d'une réalisatrice, voyez *Gaijin*, ou l'histoire d'une immigration du XX^e siècle, celle des Japonais.

Jusqu'au 15 octobre, il y a trois séances par jour, il faudrait le faire exprès pour ne pas y aller. □

CHRISTIANE DANCIE



CINEMA NOVO : Nelson Xavier, Paulo Cesar Pereio et Rui Polanah dans *Os Fusis*.



Sonia Braga dans *A Dama do Lotação*.

MAI : CE QUI NOUS PLAÎT

- 3 mai à 20 h 30 : *A Hora da Estrela* (1985), de Suzana Amaral.
 - 4 mai à 17 h 30 : *O Beijo da Mulher Aranha* (le Baiser de la femme araignée, 1984), d'Hector Babenco.
 - 6 mai à 20 h 30 : *Mar de Rosas* (1977), d'Ana Carolina.
 - 10 mai à 17 h 30 : *Cabaret Mineiro* (1980), de C. A. Prates Correia et *Vereda Tropical* (1977), de Joaquim Pedro de Andrade.
 - 11 mai à 14 h 30 : *Iracema* (1984), de Jorge Bodansky et Orlando Senna.
 - 15 mai à 17 h 30 : *Ganga Bruta* (1983), d'Humberto Mauro.
 - 16 mai à 14 h 30 : *Cabra Marcado para Morrer* (Un homme à abattre, 1984), d'Eduardo Coutinho.
 - 17 mai à 14 h 30 : *Bye Bye Brasil* (1979), de Carlos Diegues.
 - 18 mai à 14 h 30 : *O Pagador de Promessas* (1962), d'Anselmo Duarte.
 - 18 mai à 17 h 30 : *Deus e o Diabo na Terra do Sol* (le Dieu noir et le Diable blanc, 1963), de Glauber Rocha.
 - 20 mai à 14 h 30 : *Menino do Rio* (1981), d'Antonio Calmon.
 - 24 mai à 20 h 30 : *Com Licença, Eu Vou à Luta* (1983), de Lui Farias.
 - 27 mai à 14 h 30 : *Quilombo* (1984), de Carlos Diegues.
 - 30 mai à 14 h 30 : *Limite* (1929), de Mario Peixoto.
- Pour tous renseignements : 42.78.37.29.

AGENDA

10 Fin des premières **Rencontres théâtrales Mohamed Boudia**, festival de « théâtre beur », avec des troupes de Paris, Besançon, Grenoble, Avignon, etc. Les spectacles se donnent à 22 heures, Ramadam oblige ! Au Carrefour de la Différence, à Paris, tél. : 43.72.00.15.

11 au 24, la traditionnelle **Quinzaine de l'école publique** sera, cette année, placée sous le signe des différences : « Ecole publique, école des cultures ». La quête sur la voie publique aura lieu le 17. Une occasion pour la Ligue de l'enseignement de rendre compte « de la diversité des cultures présentes à l'intérieur de l'école publique ». Rens. au 43.58.97.48.

10 au 24 mai, les **Rendez-vous de mai** du théâtre de Sartrouville seront, cette année, consacrés aux musiques d'Afrique, avec Mory Kanté, le Ballet national du Mali, Doudou N'Diaye Rose. Rens. au 39.14.23.77.

12 à 20 h 30, **concert exceptionnel** d'hommage au compositeur soviétique Edouard Denisov, avec Pierre Stéphane Meugé au saxophone et Michel Gaetche au piano, dans les locaux de l'association France-URSS, 61, rue Boissière, 75006 Paris. Rens. au 45.01.59.00.

14 dans la série **10 ans, 10 débats en France**, organisée par le centre Georges-Pompidou dans le cadre de son dixième anniversaire, débat en soirée sur le thème : « Immigration et pluralisme culturel ». Rens. au centre Beaubourg : 42.77.12.33.

15 au 17, colloque **Démocratie, droits de l'homme et dette extérieure en Amérique latine** organisé par l'association France-Amérique latine, en collaboration avec le *Monde diplomatique* ; au Centre culturel de Villeurbanne, rens. au 78.24.28.53.

15 et 16, **Colloque national des réseaux de formation réciproque** à Evry. Nous avons déjà eu l'occasion de vous en parler : plus de 40 réseaux, implantés partout en France, organisent l'échange de services entre populations, notamment immigrées. Colloque à Evry, rens. au 64.97.09.38.

S P E C T A C L E S

DANSE-THÉÂTRE

CAUSE TOUJOURS. Si la parole n'a pas de forme précise (allez donc essayer de la toucher du doigt !), elle n'en est pas moins concrètement hétéroclite, parfois truculente, et donne toujours une photo fidèle du parleur (qu'il soit beau ou pas !).

Il était temps qu'on lui consacre un festival, avec conteurs à l'appui, musée de la parole, labyrinthe audiovisuel (avec les plus vieux enregistrements du monde, toutes sortes d'émissions disparues...), ateliers de manipulation de la parole, « bœuf de la parole » (une folle nuit des conteurs dans tous les bistrot de la ville !) avec Nacer Khemir, Mimi Barthelemy (et ses histoires antillaises), Manfei Obin (et ses aventures africaines), Ben Zimet (et la tradition juive).

Ce grand moment se clôturera notamment par une grande fête des fous (où l'on pourra évidemment tout se dire...). Les vedettes aussi seront de la partie : Alex Métayer, Pierre Desproges, Tom Novembre, Jean-Pierre Chabrol... □

Paroles d'Alès, Festival de paroles d'Alès en Cévennes, du 17 au 31 mai. Pour tout renseignement : 66.52.55.01 (à Alès) et (1) 43.55.53.59 (à Paris).

BENJAMIN. Dans *Trois Pièces radiophoniques*, on a rassemblé des travaux réalisés par Walter Benjamin pour la radio, peu avant son exil. Elles sont contemporaines du rapport à Brecht, et par conséquent, à la question de la possibilité d'un théâtre didactique moderne. □

Trois pièces radiophoniques, de W. Benjamin, traduction de l'allemand par Rainier Rochlitz, éditions Christian Bourgois, collection Détroits.

CIRQUE. Spiderman n'est pas mort ! La famille Pauwels le fait revivre dans son dernier spectacle, au milieu des acrobates, des trapézistes, des clowns et des fauves. Après le succès de *Robin des Bois* et *les saltimbanques*, voici donc la nouvelle production du cirque Pauwels, alliant les arts du cirque aux techniques audiovisuelles, dans une mise en forme d'Isabelle Ganz, Claude Krespin, Marquis Pauwels et J.-P. Vivier. **Spiderman dans les filets du cirque, sous chapiteau au Jardin d'acclimatation. Jusqu'au 10 mai à 15 et 17 heures.** Tél. : 46.24.31.50.

PSY ENCORE. Reprise d'un spectacle à la fois plein d'humour et de dérision sur les « aventures » d'un analysant



Didier Bezace : les heures blanches.

avec son psychanalyste, d'après le récit de Ferdinando Camon, *la Maladie humaine* (publié chez Gallimard). L'adaptation et l'interprétation très subtiles sont dues à Didier Bezace. □

Les Heures blanches au théâtre de l'Aquarium, du 4 mai au 28 juin, à 20 h 30 (dimanche 16 heures). Tél. : 43.74.99.61.

AUTEURS. Alain Cuny va donner sa voix et tout son art à des auteurs peu ou mal connus : Luxun, un poète chinois contemporain, Reverdi, Chamolov, Bernanos, Elie Faure... □

Lire, par Alain Cuny, à la Maison de la culture de Bobigny jusqu'au 22 mai à 21 heures. Tél. : 48.31.11.45.

FILLE. Une femme veut entrer dans l'histoire. Elle choisit l'exil. Son nom : Adèle Hugo. Echapper à un père exceptionnel dont l'emprise est forcément étouffante et vivre l'illusion d'un amour, telle sera sa destinée. □ **Adèle Hugo, ou j'ai marché sur la mer, une pièce d'Elisabeth Gentet, mise en scène par Antoine Juliens au théâtre Gérard-Philipe (salle du Terrier), du 29 mai au 8 juin.** Tél. : 42.43.00.59.

BERNARD GOLFIER

M U S I Q U E S

COSMOPOLITES

ROYAL. La démesure est humaine, tout comme l'erreur. On peut s'appeler Prince, être un musicien de génie et faire des clips sexistes ou à la limite du mauvais goût. L'un n'excusant pas l'autre. Depuis *Dirty Mind*, en 1977, Prince triture les fantasmes de tout le *purple people* américain. Avec *Sign the Times*, Prince s'est assagi, moins psychédélique que *America America*, plus attaché aux racines du blues et du rock que *Parade*, voici un double album éclatant. □

V. M.

Sign the Times, Prince, Paisley Park Records, 925 577.

B L O C - N O T E S

YVES THORAVAL

VIVA ESPAÑA. Ça y est, c'est dit : le dernier sommet franco-espagnol a décidé, un peu *in extremis*, qu'il fallait que les Français connaissent mieux leurs voisins et cousins d'outre-Pyrénées, et les deux ministres de la Culture concernés n'ont eu qu'à plancher. A l'automne prochain, donc, Paris, toujours gâtée, aura une exposition de peintures du Siècle d'or, au Petit Palais, et une rétrospective des peintres espagnols du XX^e siècle au musée d'Art moderne de la Ville. Le Livre sera traité fastueusement, puisque les trésors de la BN madrilène iront chez sa consœur la BN parisienne, tandis que le centre Pompidou, qui fêtera l'édition espagnole d'aujourd'hui, abritera une rétrospective historique de 100 films ibériques. En 1988-89, nous ferons la même chose, mais en sens inverse.

COLORETTI. Un nom idéal pour un peintre, italien de surcroît. Les

Arts déco lui ouvrent leurs portes, jusqu'au 15 mai, pour que ce jeune peintre émilien (pas si jeune, après tout, on a le même âge), qui ne travaille que par séries thématiques, matérialiste le

Concile des dieux, à l'aide de techniques modernes (le papier mâché marouflé) ou plus classique (le pochoir).

Il nous donne ainsi l'illusion de la patine du temps dans une vision contemporaine de sujets antiques, comme tirés de mosaïques romaines vues à travers une voile aquatique ou nuageux : une idée d'Italie antique dans un langage et un media superbe d'avant-garde. □

SLAMIES. Ce joli néologisme donne son nom à une nouvelle collection dirigée aux éditions Lieu Commun par J.-P. Peroncel-Hugoz, journaliste au *Monde*.

Islamies veut englober toutes les formes d'expressions écrites consacrées à l'univers islamique, celui de ses minorités comprises. Avant l'autobiographie annoncée d'un camionneur beur, le premier titre paru est un essai décapant, percutant, iconoclaste, de Moncef Marzouki, un jeune scientifique tunisien, auteur de

plusieurs essais en arabe, qui nous livre ici en français : *Arabes, si vous parliez...*

Marzouki, en courts chapitres bien envoyés, nous parle des intégristes islamiques et de leurs tentatives totalitaires sur les esprits, des aspirations de la jeunesse arabe, des droits de l'homme, de l'émigration (envisagée à partir des pays d'origine), de la démocratie outre-Méditerranée, absente, mais possible et souhaitée par beaucoup, et de bien d'autres sujets, traités avec une liberté rare, tant les intellectuels des pays arabes sont souvent réduits au silence, au conformisme ou à l'exil dès qu'il s'attaquent aux problèmes d'aujourd'hui. □

FRANCE-BRÉSIL. Je vous l'avais bien dit, on n'y échappera pas pendant plus d'un an : le Brésil est partout en France. Le tout nouvel espace convivial, Studio 6, à La Défense, accueille, jusqu'au



Brésil : Arts populaires, exposition au Grand Palais.

15 mai, une exposition concoctée par des Brésiliens très fûtés, *Masques brésiliens*, un feu d'artifice de plumes, de strass, de bois colorés, masques de carnaval et surtout masques religieux, utilisés lors des cérémonies des cultes afro-brésiliens mâtinés de christianisme, un syncrétisme qui fait tâche d'huile là-bas.

Et puis, surtout, ne pas oublier de faire un saut au Grand Palais, avant le 18 mai, pour savourer l'expo roborative et pas du tout ennuyeuse (au contraire de nombre d'expos « arts et traditions populaires ») : *Brésil, arts populaires*, imaginée par et pour la Maison des cultures du monde. □

Espagne à Paris. Inf. : ministère de la Culture et Communication, tél. : (1) 42.96.10.40.

Musée des Arts déco, 107, rue de Rivoli, 75001 Paris.

Studio 6, 143, passage Régnault, La Défense 6. Tél. : (1) 47.96.25.55.

15 fin des **Journées internationales de la photographie et de l'audiovisuel** à Montpellier. De Doisneau à Lambours, en passant par la photosynthèse de Pruszkowski, une des plus grandes manifestations photo de l'année. Rens. au 67.60.43.11.

16 et 17, **67^e Congrès national de la Ligue des droits de l'homme** à Epinay-sur-Seine.

16 au 30 juin, **Rétrospective Hamed Abdallah**, un des plus grands peintres égyptiens, à la galerie de Lappe à Paris, près de la Bastille. Hamed Abdallah était le père de Mogniss Abdallah, un des fondateurs de l'agence Im'média. Rens. au 48.05.88.12.

16 et 17, à Gennevilliers, **Rencontres nationales pour la paix et le désarmement**, à l'initiative du Mouvement de la paix, rens. au 48.74.35.86.

20 au 24, **1^{er} Salon de la coopération et de l'aide au développement**, à la Porte de Versailles à Paris. Pour la première fois, s'associent tous ceux qui participent aux échanges avec les pays en voie de développement. Rens. au 39.49.45.46.

22 **Nuit de veille à Paris**, avec flambeaux, organisée par Survie 87, une association qui soutient l'initiative de « Nobel contre la faim » (Wiesel, Simon, Walesa, etc.), qui tente de faire voter une loi d'aide aux pays subissant le génocide silencieux de la faim. Une chaîne sera formée sur les boulevards des Maréchaux. Rens. au 45.39.08.62.

23 début de **Couleurs fêtes**, la grande fête de Nanterre qui se poursuivra jusqu'en juin. Au programme des premiers jours : Moustaki, Carte de Séjour, Verchuren, etc. Entrée gratuite à tous les spectacles. Rens. au 47.29.51.44 ou par minitel 36 14, code Nanterre, mot clé fête.

1^{er} juin au 26, festival Afrique's, organisé par la Maison des cultures du monde : découverte du continent noir par la musique, la danse, les rituels. Rens. au 45.44.72.30.



SERVICES EQUITATION - TENNIS -
SKI - SPORTSWEAR - SPORT D'EQUIPE
SERVICE COLLECTIVITE

**SPORT
2000**

Tél. : 993.37.91

29, Bd H.-Bergson SARCELLES - Lochères

LES PIEDS SENSIBLES
c'est l'affaire de

SULLY

Confort, élégance, qualité,
des chaussures faites pour marcher

85 rue de Sèvres
5 rue du Louvre
53 bd de Strasbourg
81 rue St-Lazare
Du 34 au 43 féminin,
du 38 au 48 masculin, six largeurs
CATALOGUE GRATUIT
SULLY, 85 rue de Sèvres, Paris 6^e
5 % sur présentation de cette annonce

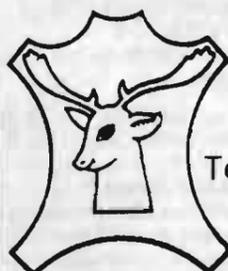


LOIFRAK

Toute la bijouterie fantaisie
10, rue de Lancry - 75010 Paris

IDEAL CUIR

41, Avenue Mathurin Moreau
75019 Paris



205.90.80
Télex : 290163 - Porte 122



daniel hechter

MOLITER
51 rue Raspail 92300 Levallois-Perret

COPCI

sakar'in

80, rue Réaumur
75002 PARIS

STEFANY

prêt à porter féminin
193, Faubourg Poissonnière, 75009 PARIS
Tél. : 526.34.64 Métro : Barbès-Rochechouart

C I N E M A S
D'AUJOURD'HUI

BURAKU. Nous avons souvent eu l'occasion ici de vous parler des Burakumin, ces parias du Japon, mis au ban de la société parce que descendants d'une ancienne caste considérée comme impure au Moyen Age. Bien que fort bien défendus par la Buraku Liberation League, les Burakumin vivent aujourd'hui une situation d'exclusion radicale proche de l'apartheid. Shohei Imamura, cinéaste japonais, a réalisé un film, *Histoire du Japon racontée par une hôtesse de bar*, qui s'appuie sur cette réalité. Dans ce film, mi-documentaire-mi-fiction, Imamura suit Mme Onboro, Burakumin, qui a décidé de sortir de sa situation de paria par tous les moyens possibles. Hôtesse, prostituée, maquerelle, Mme Onboro ne s'embarrasse d'aucun scrupule. Nous n'avons pu savoir ce que pense la BLL de ce film. Mais il est bon de le voir en France : l'ardeur cynique de Mme Onodoro pour s'en sortir témoigne assez bien, a contrario, de la détresse des Burakumin d'aujourd'hui.

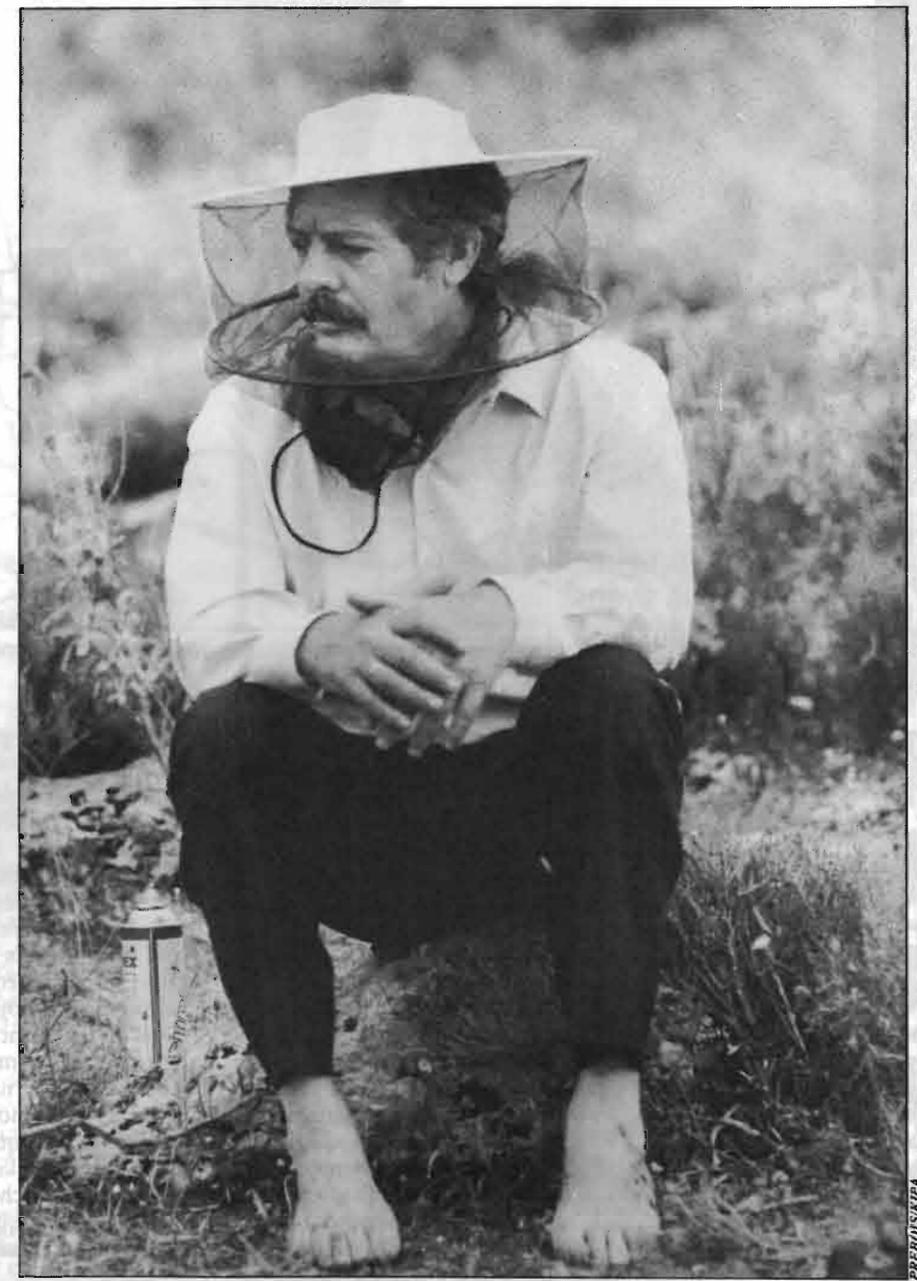
Histoire du Japon racontée par une hôtesse de bar, de Shohei Imamura.

FESTIVAL. Avec le mois de mai, arrivent les films marqués du signe du Festival de Cannes. Un tour sur la Croisette et hop, dans vos salles ! Il y en aura quelques-uns cette année qui vaudront le détour. Et aussi tous les films qui ne rentrent pas dans ce créneau, comme disent les marchands, commençons par eux.

La Storia, de Comencini : Claudia Cardinale est Ida qui traverse la Seconde Guerre mondiale, mais ne réussit pas à garder vivants ses deux fils. Le film est dédié aux victimes de l'histoire. Des séquences courtes, documentaires, encadrent la fiction comme dans le roman d'Elsa Morante. La télévision a coproduit le film, mais n'attendez pas que la version longue arrive sur votre téléviseur, vous risquez d'attendre en vain.

Jean Schmidt s'intéresse à ceux dont la société nie la différence : jeunes, marginaux, fous et poètes. *Les Fous de Dieu* est de la même veine que ses films documentaires, mais cette fois-ci, Schmidt joue le jeu de la fiction. Le résultat est sympathique et brouillon ce qui, par les temps qui courent, vous requinque mieux que le dernier Stallone.

Marcello Mastroianni, *l'Apiculteur* du film de Théo Angelopoulos, est un héros déçu de toutes les histoires. Même la rencontre avec une très jeune fille ne réussira pas à l'arracher à son désespoir. Elle est d'une génération de



Tout nouveau : Marcello Mastroianni dans *l'Apiculteur*.

l'instant, ils ne peuvent se rejoindre que dans l'étreinte amoureuse : ils n'ont même pas une histoire d'amour, alors, l'histoire n'est plus au rendez-vous.

Le Festival de Cannes sera italien : le dernier Fellini (il sortira à l'automne), plus le dernier Scola et le nouveau film de Francesco Rosi, *Chronique d'une mort annoncée*, qui sort illico dans les salles. Tiré d'un roman de Garcia Marquez, il va nous faire retrouver Gian Maria Volonte, deux raisons déjà suffisantes pour s'y précipiter.

Diane Kurys, qui est française, n'échappe pas à l'Italie, puisqu'elle raconte dans *Un homme amoureux*, le tournage d'un film sur l'écrivain Cesare Pavese. Quand elle montrera son film à Cannes, il sera déjà sorti dans les salles.

Nous n'avons aucune idée du film *Radio Days* attendu en sélection officielle, nous en rêvons déjà : pourtant, il est signé Woody Allen et doit sortir en mai.

L'Etrangère, de Zelda Barron, a deux mois de projections derrière soi : film sur le racisme ordinaire de quelques Anglais qui accueillent très froidement des réfugiés allemands anti-nazis : une réflexion sur le Code de nationalité en temps de guerre !

Tête de turc a été primé, ce qui vaudra à ses auteurs de pouvoir tourner, pour la télévision, un sujet de leur choix. Ce ne sera ni pour la chaîne d'Hersant, ni pour celle de Bouygues. □

CHRISTIANE DANCIE

FAUT-IL JUGER BARBIE?

C'est la question que nous avons posée à Me George Pan-Langevin, présidente du Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples.



d'extermination systématique d'individus en raison de leur origine, au nom d'une conception discriminatoire globale du monde.

C'est ce qui fait la singularité du système nazi, et son caractère inquiétant pour l'humanité. A ce titre, le procès de Klaus Barbie a valeur exemplaire.

■ *Pourquoi ? Estimez-vous que nous sommes aujourd'hui en danger de nazisme ?*

On est toujours en danger de dérapage. Dans nos sociétés, toutes démocratiques qu'elles soient, la tentation reste forte d'une discrimination entre les individus en raison de leur origine. Il suffit de citer le Front national et son argumentation récente sur le Code de la nationalité. L'histoire du nazisme et de ses crimes peut témoigner des dangers de ce type de démarche et de ses effets quand on pousse jusqu'au bout sa logique.

Le nazisme a porté la discrimination à sa perfection. Perfection dans l'horreur qui n'empêche d'ailleurs nullement d'autres régimes, actuels ceux-là, de tendre à sa mise en pratique : nous vivons un temps où l'apartheid existe. Et c'est parce que nous avons vu jusqu'où peut aller un système discriminatoire que nous

Ça ne fait aucun doute, à partir du moment où l'on accepte l'idée d'imprescriptibilité des crimes contre l'humanité. Certains crimes sont tellement horribles qu'on ne peut admettre pour eux comme pour d'autres l'apaisement par le temps : il faut que justice soit rendue. S'il y a une échelle dans l'évaluation des crimes, ceux commis par les nazis sont bien à un niveau supérieur, pour nous au niveau le plus élevé, puisqu'il s'agit de traitements infâmes, de torture ou

sommes fondés à nous inquiéter dès qu'on en voit poindre les signes.

Sans nous tromper sur la nature de ces signes, d'ailleurs : depuis la dernière guerre, il y a eu un grand nombre d'occasions où les Etats et les individus ont eu un comportement inadmissible et je pense en particulier aux guerres coloniales. Mais il y a des différences de degré, et surtout de nature, entre ces crimes et le nazisme. Au plus fort des guerres coloniales françaises, il n'a jamais été question d'exterminer une population ou un groupe en raison de son appartenance ethnique ou religieuse.

C'est la différence fondamentale. Ce n'est pas seulement l'atrocité des crimes commis qui est jugée aujourd'hui, c'est leur lien avec une vision cohérente, discriminatoire et inhumaine du monde. Chaque fois qu'on voudra banaliser le nazisme, chaque fois que l'on tentera de le fondre dans les horreurs de la planète, on achoppera sur ce point. On ne peut s'attacher aux seuls faits, quelle que soit la condamnation qu'ils méritent, sans apercevoir le fondement idéologique profondément inhumain de tout cela.

C'est au prix d'une déformation de la vérité historique que l'on peut reprendre des idées qui ont présidé au drame nazi.

Quand bien même on s'en tiendrait aux faits, on n'a jamais retrouvé, depuis la guerre, le caractère systématique des exactions nazies, seuls exemples d'application rigoureuse d'une analyse globalement discriminatoire.

Banaliser le nazisme, c'est bien proche du faurissonisme, comme démarche. Il faut bien comprendre que c'est au prix d'une déformation de la vérité historique que des groupes peuvent actuellement se permettre de reprendre, peu ou prou, les idées qui ont présidé à de tels drames. Ce sera l'intérêt, cette fois-ci historique, de ce procès que de faire revivre avec exactitude cette époque.

■ *Est-ce que cela peut encore intéresser les gens ?*

Ce n'est pas évident. D'ailleurs, il faut à tout prix éviter toute exploitation scandaleuse du procès. Il y a, dans ce domaine, un risque évident de dérapage. On va tenter de jouer les uns contre les autres et pour cela, ne pas hésiter à



Klaus Barbie, un « cadre moyen » du génocide, qui a laissé le souvenir d'un homme de terrain zélé et fanatique.

Illustration extraite de « les Enfants d'Izieu », de Serge Klarsfeld.

tenter de salir tel ou tel résistant, à mettre en exergue telle ou telle erreur de la Résistance pour montrer que tout se vaut, barbarie et résistance à la barbarie. On peut toujours faire cela : aucun héros n'est parfait. Ce type de démarche permet aussi de banaliser le nazisme, en renvoyant dos à dos deux adversaires, en opposant des faits à d'autres faits, en occultant leur différence de nature et de projet.

Aux associations d'élever le débat. Savoir et faire connaître où nous ont menés les idéologies racistes, établir et ne pas laisser oublier leur cortège d'horreurs, c'est une façon de lire le présent. C'est aussi empêcher qu'on confonde celui qui mettait en pratique ces idéologies et celui qui s'est dressé contre elles.

C'est un des points d'équilibre, fragile, de ce procès : le souci, à partir d'énormes archives, de retrouver ce qui s'est fait, la vérité historique dans sa plus minutieuse précision, contre le souci d'en tirer les lignes de force, pourquoi et au nom de quoi cela s'est fait.

■ *Parmi les nombreuses associations partie civile dans ce procès, quel rôle assignez-vous au MRAP ?*

La différence essentielle entre le MRAP et, par exemple, les associations de résistants, c'est précisément sur ce point qu'elle doit se montrer.

Au cours du procès, nous pourrions poser les problèmes de façon plus générale, parce que nous ne sommes pas directement partie prenante. Nous ne sommes pas là pour défendre des victimes particulières, mais des principes généraux. Roland Rappaport, par exemple (1), interviendra dans ce procès au nom de la directrice de la maison d'Izieu, son souci premier sera donc d'établir la déportation des enfants juifs d'Izieu et les responsabilités particulières de Barbie. Nous pouvons, nous, nous extraire du détail pour mettre en lumière les principes généraux qui sous-tendaient toutes les atrocités évoquées pendant le procès et les articuler ainsi à la situation actuelle, où on les voit resurgir. C'est un rôle pédagogique. Il nous faudra extraire les lignes de force de ce qui va se jouer, longuement, à Lyon. Face aux tentatives d'amalgame des faits, il nous faudra proclamer la hiérarchie des principes : c'est bien le procès du racisme qui s'ouvre le 11 mai. □

Propos recueillis par J.-M. O.

(1) Avocat, membre du MRAP.

REVISIONNISTES

Il existe en France une école révisionniste, qui cherche à réécrire l'histoire de la Seconde guerre mondiale en escamotant le génocide des juifs par les nazis. Parce qu'ils ne viennent pas souvent sous les feux de l'actualité, à part Faurisson naguère, Henri Rocques récemment, on a tendance à les penser comme de « doux rêveurs » isolés, qui cèdent à cette lubie comme d'autres au macrotisme. C'est sans doute une erreur. En dehors des coups médiatiques, il existe tout un réseau de petites maisons d'éditions publiant les textes de pseudo-historiens torturant l'histoire au nom de l'objectivité, eux-mêmes ensuite défendus par de braves gens au nom de la liberté de pensée.

Le dernier catalogue que nous ayons reçu est, à ce titre, significatif. Ogmyos Diffusion est une entreprise de vente de livres par correspondance. Elle propose à l'achat quelques livres d'auteurs respectables, comme Thierry Pffister, auxquels elle mêle les œuvres du maréchal Pétain, de l'Académie française. Et puis, au milieu de tout ça, on apprend que Ogmyos Diffusion est principal diffuseur des éditions Polémiques, dont voici un extrait du catalogue commenté par elles-mêmes :

– *Le Mythe d'Auschwitz*, étude critique, par Wilhelm Staglich.

– *Vérité historique ou vérité politique*, par Serge Thion (« On attaque Faurisson, on le condamne, mais on ne lui répond pas. »).

– *Mémoire en défense contre ceux qui m'accusent de falsifier l'histoire*, par Robert Faurisson.

– *Droit et Histoire*, par Pierre Guillaume (« Cinq articles rythmant les diverses étapes de la réfutation du concept de génocide et la malignité de certains adversaires de l'école révisionniste. »).

Les œuvres de Pierre Rassinier, etc.

Enfin, système habituel de caution : l'Antisémitisme, de Bernard Lazare, mais présenté ainsi : « La lutte contre l'antisémitisme est inséparable de la critique du judéo-centrisme et de l'exclusivisme juif. » Pauvre Bernard Lazare, défenseur de Dreyfus, il doit se retourner dans sa tombe !

Millénaire

« LE MARIAGE MIXTE, C'EST ROYAL »

Ces Capétiens que l'on célèbre partout sont les inventeurs du mariage binational. Mais, curieusement, on ne parle guère de cet aspect...

Le 1^{er} juin 1987, Hugues Capet est élu roi de France, d'où le millénaire... Son fils, Robert II, est le premier roi héréditaire.

On le surnomme Robert le Pieux, bien que ses divers mariages aient été des plus houleux. Ce sont les premières noces qui nous intéressent ici, avec Suzanne de Rosala, princesse d'Italie. Ce mariage mixte n'a rien d'étonnant et fait partie d'une longue liste de couples de différentes nationalités.

Bien que républicains depuis pas mal de temps, et

peut-être pour cela, les Français sont friands de la petite histoire de leurs rois. Nous vous avons préparé la liste des mariages mixtes royaux, puisée dans la « Bible » du genre, l'ouvrage du duc de Castries (1).

Henri I^{er}, fils de Robert le Pieux, épouse, lui aussi, une « étrangère » : Anne de Kiev. « *Le côté le plus intéressant d'Henri I^{er}, c'est sa tentative de nouer une amitié franco-russe par un mariage. Veuf de Mathilde, fille de l'empereur Henri II, il épousa assez tardivement Anne de Kiev, fille du chef de l'Etat russe ukrainien.* » Leuf fils, Philippe I^{er} fait de même et se marie, entre autres, avec Berthe de Hollande. Louis VII poursuit la tradition et prend pour femme Constance de Castille.

Philippe Auguste fait comme son père, Louis VII, mais choisit, lui, une Danoise, Ingeburg. « *Philippe Auguste, n'ayant que vingt-cinq ans, décida de se remarier et, en 1193, il épousa Ingeburg, fille du roi du Danemark. Il se produisit alors un fait singulier : au cours de la cérémonie du mariage, le roi se rendit compte que sa nouvelle épouse ne lui inspirait aucun désir ; consumma-t-il ou non le mariage, on en est réduit aux hypothèses. Ce qui est certain, c'est qu'il répudia la nouvelle reine et l'enferma dans un cloître, puis dans diverses prisons, dont l'une est conservée dans son état d'alors, à Etampes.* »

A son tour, Louis VIII épouse Blanche de Castille. Cette non-Française a son importance : princesse castillanne, née à Palencia en 1188, elle est la mère de « notre » Saint Louis et assure deux fois la régence.

Philippe III le Hardi, fils de Saint Louis, se tourne vers l'Espagne et épouse Isabelle d'Aragon. A la mort de celle-ci, il se remarie, avec une autre étrangère : « *En 1274, le roi Philippe III s'était remarié avec Marie de Brabant, dont il faut dire un mot de la touchante histoire.*

« *Cette fille du duc de Brabant, née en 1260, était presque une enfant et fort innocente. Or, en 1276, elle fut accusée par Pierre de La Brosse, ministre favori de Philippe III, d'avoir empoisonné le fils aîné, Louis, que le roi tenait de la première épouse.*

« *Elle risquait une condamnation à mort : heureusement, son frère, Jean de Brabant, envoya un chevalier pour défendre sa sœur et cet envoyé démontra son innocence, les armes à la main.*

« *L'accusateur n'ayant pu soutenir ses calomnies fut envoyé au gibet. La calomnie des étrangers, déjà... »*

Le fils de Philippe III, Charles de Valois, préfère l'Italie et se marie avec Marguerite de Naples.

Poursuivons la trace de nos amateurs de partis étrangers. Nous sommes déjà, avec Louix X le Hutin et Isabelle – enfants de Philippe IV le Bel – au début du XIV^e siècle, Louis X épouse Clémence de Hongrie et sa sœur Isabelle Edouard II d'Angleterre. « *Les oncles du roi jetèrent leur dévolu sur une princesse qu passait pour la plus belle d'Europe, Clémence, fille du roi Charles I^{er} de Hongrie. C'était une capétienne de la branche d'Anjou-Sicile. Le chancelier Hugues de Bouville fut chargé de la demande en mariage et l'union fut conclue.*

« *La future reine fit son entrée à Paris le 19 août 1315 et, moins d'une semaine après, les deux nouveaux époux furent sacrés à Reims ; en pensait que l'avenir de la dynastie était assuré.* »

Quant à Isabelle, elle quitta Edouard II en raison de son homosexualité et rentra en France.

Les Valois, puis les Bourbons continueront la tradition, offrant quelques reines étrangères au panthéon de la petite histoire

Charles IV le Bel, un de leur frères, fait aussi un mariage mixte, avec Marie de Luxembourg. C'est lui le dernier des Capétiens directs et notre historiette de mélanges de nationalités devrait prendre fin avec lui parce qu'il n'est question que de célébrer le millénaire.

Mais puisque, une fois n'est pas coutume, nous en sommes aux rois, continuons l'évocation des reines de France étrangères les plus célèbres.

Voici ce que dit le duc de Castries de Charles VI le Fol et Isabeau de Bavière : « *Philippe de Bourgogne, dit le Hardi, jugea qu'il serait opportun de marier son neveu et il pensa qu'un mariage allemand serait favorable à ses desseins.*

« *S'étant avisé que le duc Etienne de Bavière avait une fille de quatorze ans, Isabeau, Philippe intrigua pour conclure l'union de celle-ci avec Charles VI.*

« *On conduisit la jeune Isabeau chez sa tante, la comtesse de Hainaut, qui chapitra sa nièce, lui donna de bonnes façons, lui apprit à se vêtir d'atours somptueux.*

« *La rencontre des deux jeunes gens eut lieu à Amiens au mois de juillet 1385, sous prétexte d'un pèlerinage à la Vierge d'Amiens.*

« *Charles VI n'était nullement opposé à l'idée de cette entrevue. Isabeau fut menée par ses chaperons en présence du roi. Le jeune homme "la regarda de grande manière ; en ce regard plaisance et amour lui entrèrent au cœur, car il la vit jeune et belle et ainsi il avait grand désir de la voir et de l'avoir. Le connétable de France, Olivier de Clisson, dit au seigneur de Coucy et au seigneur de La Rivière : cette dame nous demeurera, le roi n'en peut ôter ses yeux".*

« *Charles VI, jeune, était d'une grande beauté physique et il fit une forte impression sur la jeune Bavaroise.*

« *Après l'entrevue, les deux intéressés furent consultés et tombèrent tous deux d'accord pour s'épouser. Le mariage fut célébré immédiatement par l'évêque d'Amiens et, après un somptueux dîner, on procéda au coucher de la mariée.*

« *Le jeune roi arriva tout flambant de désir. "S'ils furent cette nuit ensemble en grand déduit, vous pouvez bien le croire", rapporte malicieusement l'historien Froissart.*

« *Sur les rapports du roi et de la reine, on peut penser qu'ils furent seulement charnels dans les commencements ; en effet, Isabeau ne savait pas un mot de français et Charles VI ignorait complètement l'allemand.*

« *On a souvent parlé de la beauté d'Isabeau de Bavière et il semble que l'on a été indulgent ; d'après les descriptions, Isabeau était trop courte de jambes, elle avait un teint hâlé peu apprécié, mais elle était pourvue de sex appeal. Son caractère était mal connu, mais elle se révéla vite sensuelle, gourmande, assoiffée de plaisirs, futile et suprêmement égoïste.*

Catherine de Médicis, en revanche, femme de Henri II, est mieux traitée par l'historien, au moins au début : « *Catherine de Médicis est une figure de premier plan ; amenée en France à quatorze ans, mariée en présence du roi François I^{er} et du pape Clément VII, elle adora son mari en dépit de son infidélité.*

« *Elle n'était pas vraiment jolie et fut déformée par les maternités. Elle avait un port robuste, la tête et le front larges, des cheveux châtain ondulés sur les temps, le visage charnu, les yeux clairs et fort ouverts, le nez gros et busqué, les lèvres sensuelles, le menton court et empâté, la gorge puissante, le tempérament sanguin, une extrême capacité de résistance, un fort appétit.*

« *Cette femme, qui ne fut jamais heureuse, montra des qualités d'homme d'Etat, mais commit des fautes par crainte, par violence, peut-être aussi par cruauté. Elle fut de celles qui ont changé le cours de l'histoire, mais pas toujours d'une manière heureuse et la postérité a ordinairement été sévère pour sa mémoire.*

Avec Marie Stuart, femme de François II, on revient au mythe de la belle étrangère sensuelle : « *Le nouveau roi semblait pourtant incapable de régner. C'était un esprit faible, n'ayant jamais manifesté le moindre goût pour l'étude par absence d'attention. Il souffrait constamment de maux de tête atroces et il semble qu'il était atteint de tuberculose.*

« *Une maladie de cet ordre exaspère les appétits charnels et il est hors de doute que la nouvelle reine, la charmante Marie Stuart, se montrait fort portée au chapitre des sens. Une frénésie sexuelle attacha ces deux êtres l'un à l'autre, achevant d'hébéter le jeune roi.*

Marie de Médicis, femme de Henri IV et mère de Louis XIII, n'est pas non plus épargnée : « *Le mariage fut célébré à la primatiale de Saint-Jean de Lyon, le 17 décembre 1600 ; bien que Marie de Médicis, "la grosse banquière", ne fut pas une beauté, le roi lui fit de nombreux enfants et, dès 1601, la naissance d'un fils, Louis, le futur Louis XIII, résolut le problème dynastique en France.* »

Seule Anne d'Autriche, femme de Louis XIII, émerge : « *Anne d'Autriche est une des plus intéressantes reines de France ; quasi dédaignée par son mari, elle adopta une attitude réservée et digne ; on prétend que le duc de Buckingham fut amoureux d'elle, mais la liaison, si elle exista, fut platonique. Au hasard d'une nuit d'orage, en 1637, Anne d'Autriche eut l'occasion de recevoir son époux dans son lit ; il en résultat la naissance, en 1638, du futur Louis XIV, naissance suivie deux ans plus tard de celle du duc d'Orléans. Des bruits étranges ont circulé sur ces maternités. Veuve à la quarantaine, Anne d'Autriche exerça fort habilement la régence, secondée par le cardinal Mazarin, dont on a assuré, sans preuves, qu'elle l'épousa secrètement. Ce fut, on le voit, une existence peu ordinaire.*

La reine Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, est donnée pour laide et disgracieuse. Au contraire, Marie Leczinska, princesse polonaise et femme de Louis XV, a les faveurs de l'imagerie populaire : « *Marie Leczinska, qui devait donner à son époux dix enfants en dix ans, huit filles et deux*



Pour le millénaire, le président républicain et l'héritier royaliste.

garçons, dont un seul survécut, le dauphin, père de Louis XVI, est une des figures touchantes de l'histoire. Bonne, douce, d'intelligence moyenne, elle se montra au début une épouse admirable. Louis XV, dans l'ardeur de sa jeunesse, la trouva d'abord inimitable. Puis, quand elle eut été déformée par les grossesses et que, pour des raisons de santé, elle refusa de remplir ses devoirs conjugaux, elle fut trompée comme rarement une femme peut l'être.

Nous terminerons par Marie-Antoinette, archiduchesse autrichienne et femme de Louis XVI, surnommée « l'étrangère » pendant la Révolution et qui reste, pour beaucoup, hautement symbolique, dans un sens ou dans l'autre. « *Celle-ci était une fille plus majestueuse que vraiment belle, avec un port inimitable, une certaine raideur de manières, beaucoup de morgue, une ironie parfois blessante. Isolée comme épouse, elle tenta de se faire une vie privée et sortit beaucoup dans les bals en dehors de son mari. Ses imprudences la firent calomnier autant que les maîtresses de Louis XV. Le malheur fut que la nation crut à toutes les critiques sur la reine et celle-ci vécut dans un climat d'impopularité qui explique un peu ses malheurs.* » □

MARIE GENDROT

Rois et Reines de France, duc de Castries, Tallandier, 140 F.

Francophonie

(suite de la p. 25)

Pas très accueillant et préférant de loin s'inviter chez les autres, le Français n'est guère plus tendre pour le reste de sa famille : les mêmes instances chargées de veiller aux frontières se doivent d'écarter les parents pauvres : c'est ainsi qu'il y a, à l'inverse de beaucoup d'autres langues, un français vulgaire et un français soutenu, dont les fonctions de sélection sociale sont très loin d'être éteintes.

On remarquera d'ailleurs que, les différences s'étant, tout de même, fort estompées depuis l'Ancien Régime, où seule la cour et les citadins parlaient littéralement le français, les critères de distinction entre le bien parler et la langue fautive se sont réfugiés dans le dernier carré de quelques mots clés qui donnent immédiatement le « la » de la partition sociale : c'est ainsi qu'aujourd'hui la différence se fera entre qui dit « par contre » et qui dit « en revanche », ou « ceci dit » pour « cela dit ». Mais s'il n'en reste que quelques-unes, elles n'en sont que plus efficaces. Dans les classes préparatoires littéraires, ce sont les premières choses que l'on vous apprend.

Mais dans ce domaine comme dans d'autres, les contre-pouvoirs sont nombreux. Ou, plus exactement, l'usage, et donc la langue, sont si forts qu'ils trouvent toujours des relais pour courir au secours de leur victoire. Ainsi, les Beurs. François Mitterrand le rappelait à Yves Mourousi un soir de causerie dans le poste, l'usage populaire qui consiste à inverser les syllabes d'un mot (arabe ; be-ara ; beur) est très ancien. Mitterrand remontait avant la Seconde guerre mondiale, mais on pourrait sans doute le trouver dans la Pléiade. Cependant, il a fallu l'émergence d'une force, les enfants issus de l'émigration, sur le théâtre politique pour que l'usage en soit admis et même décliné : on dit « beur », « beurette », voire « beuritude ». Le problème, c'est qu'il faudra cinquante ans pour que l'Académie l'inscrive au dictionnaire. Consolons-nous : dans cent ans, l'écrivain qui l'emploiera sera qualifié de délicieusement passéiste... ou de rétro.

Est-ce à dire qu'il faut partir en guerre contre la francophonie et ses ambitions néo-impérialistes ? Contre cette francophonie qui veut à tout prix imposer un français correct, c'est-à-dire un français mort, assurément : il n'y a rien à en attendre, si ce n'est le vain espoir de transporter hors de nos frontières la lutte des classes linguistiques déjà perdue ici. Par contre (en revanche ?), on peut rêver d'une francophonie à double sens, où les francophones de France seraient à l'écoute des remarquables apports des francophones d'ailleurs.

D'ailleurs, ou d'ici : si les gardiens du temple écoutaient un peu ce qui se passe sur les marches, au lieu de parler entre eux, le français pourrait connaître un fabuleux développement. Les étrangers, en France, font chanter la langue, bien plus que tous nos accents locaux, de plus en plus laminés par la télévision, ils travaillent, aussi, la langue, quitte à réinventer une grammaire disparue. Le « commissariat-police » de l'immigré qui demande son chemin, c'est la résurrection, sept siècles après, du cas-régime qui dispensait de l'usage de la préposition. Il faut écouter les autres parler, c'est peut-être le seul moyen de redonner à notre langue, qui a tant su évoluer du VII^e au XVII^e siècle, le coup de fouet dont elle a besoin, sclérosée qu'elle est par les coups d'arrêts successifs des aristocrates du XVII^e, des bourgeois dogmatiques du XIX^e, ou des puristes institutionnels du XX^e. □

PIERRE ROUSSEAU

Les petites annonces de Différences

(suite de la page 41)

dos. 2 à 8 j. pension complète animations médiévales en juillet-août. Serina, 11330 Ville-Rouge. Tél. : 68.70.00.62 (n° 275).

Vacances fluviales : canaux Bourgogne, Alsace, Lorraine, Bretagne, Maine, Anjou, Midi. Location sans permis sur bateaux habitables 2 à 10 pers. Rens. et réserv. Tél. : (1) 46.22.10.86. Navig-France (n° 276).

Avec l'argile, respiration, relaxation, méthode Vittoz, créativité avec l'argile. Stages Pâques, été. Rens. A. Lapchin, 26260 Saint-Donat. Tél. : 75.45.24.66 ou 75.45.16.03 (n° 277).

Randonnées pédestres 15 j., pas ou peu de portage. Crête 5 600 F, Karpathos (île grecque), 6 300 F ; Atlas marocain 5 700 F ; Islande 9 300 F (av. 4 x 4) ; Réunion 11 000 F ; Nepal (21 j.) 12 800 F. Catalogue sur demande Assoc. Zig-Zag, BP 342, 55006 Nancy cedex. Tél. : 83.30.37.79 (n° 278).

Vacances différentes : Soleil-Montagne en Val-d'Entraunes. Semaines, club rando, sports, fête depuis 300 F/pers. « Le Prieuré », 06470 Saint-Martin-d'Entraunes. Tél. : 93.05.51.25 (n° 279).

Rencontre chanson en Provence. La Sainte-Baume, du 2 au 11 août. « De l'écriture jusqu'à la scène », 15 ateliers, spectacles, tremplin, forum. Rens. : « Crac », 46, rue Sainte-Victoire, 13006 Marseille. Tél. : 91.81.39.97 (n° 280).

Vers l'harmonie intérieure relaxation, expression, écoute et centre, vers un autre équilibre intérieur. Stage 1-4 juillet (Isère). Rens. Arevi, les Tates, Lovagny, 74330 La Balme. Tél. : 50.46.21.36 ou 17, rue Gambetta, 91120 Palaiseau. Tél. : (1) 60.14.65.19 (n° 281).

A vendre état neuf, prix intéressants livres sur racisme, droit de l'homme, etc. Liste sur demande. Ecrire au journal qui trans. (n° 282).

Au couvent Saint-François-de-Vico (Corse du Sud), 20160 avec l'assoc. des amis du couvent : session du 24 au 31 juillet : « Se rencontrer, rencontrer la Corse et les Corses. » Un temps de découvertes des hommes et du pays (n° 283).

Hautes-Alpes : Alpes vraies, parc naturel du Queyras, hiver, été : semaine tout compris : ski fond et alpin, randonnées pédestres. Pour familles, groupes, 3^e âge, jeunes. Hôtel le Cognarel ** NN. Logis de France, 05390 Molines. Tél. : 92.45.81.03 (n° 284).

Stages dessin peinture aquarelle : initiation et perfectionnement, cet été en Cévennes. J.-M. Scotti Celas, 30340 Salindres. Tél. : 66.83.14.43 (n° 285).

Initiation à l'écriture du scénario par correspondance CINESCRIPT, BP 162, 92304 Levallois-Perret cedex (F) (n° 286).

Lourdes : hôtel Marie-Thérèse, 5 mn, gare et grotte. Prix modérés, 2, rue de Pau, 65100. Tél. : 62.94.02.02 (n° 287).

Pour deuxième quinzaine de juillet, cherche maison Avignon ou proximité. Tél. : 76.48.13.60 (n° 288).

Dév. Tour (développement touristique), association loi 1901, mandatée pour les organisations nationales de développement, propose, pour 1987, des voyages à destination des pays du tiers monde, basés sur le dialogue avec les populations, la découverte de leurs réalités culturelles, sociales et économiques et facteur de leur développement. **Dev. Tour**, 19, rue d'Enghien, 75010 Paris. Tél. : 45.23.27.57 et 45.23.27.58 (n° 289).

Un Beaujolais différent : cultivé en biodynamie. Mention « Nature et Progrès ». Doc. à René Bosse-Platière, « les Carrières », Lucenay, 69480 Anse. Tél. : 74.67.00.99 (n° 290).

LA GAMME MAJEURE



legal
Le Goût



MUTUELLE FAMILIALE

Ile-de-France

